

LE TIROIR

Comédie en 3 Actes

De Georges MENGUY

RÉSUMÉ

Durée : Environ 2h

Henry est heureux car, malgré son âge avancé, il a retrouvé un emploi de majordome dans une belle maison bourgeoise parisienne. Oui mais voilà, il y a un hic : les habitants. Entre un maître de maison absent et son épouse en pleine dépression, en passant par le frère de madame, mi-ecclésiastique, mi-menuisier, il y a de quoi se poser des questions ! On ne parle même pas de l'amie peu futée et de son inspecteur de mari, ou encore des deux religieuses pour le moins déjantées... C'est décidé, Henri doit quitter cette maison de fous. Mais c'est sans compter sur son prédécesseur, un majordome douteux bien décidé à ne pas le laisser partir...

Une comédie pleine de suspense et de rebondissements désopilants, agrémentés d'une issue pour le moins inattendue qui ravira petits et moins petits !

P.S. : N'auriez-vous pas croisé Minouche ?

PERSONNAGES

5 Hommes – 4 Femmes

ELISE CHAPUIS : Femme très élégante mais, quittée par son mari, elle est en pleine dépression.

PHILIPPE CHAPUIS : Epoux d'Elise, visiblement encore amoureux de sa femme.

HENRY : Un vieux de la vieille, un de ces anciens majordomes très classes comme on ne les fait plus.

JACQUELINE FROISSARD : Meilleure amie d'Elise, mais qui ne semble pas avoir la lumière à tous les étages...

ERNEST FROISSARD : Epoux de Jacqueline, inspecteur de police de son état et habitué des PMU.

ADRIEN VAUBAN : Frère cadet d'Elise, ecclésiastique, humanitaire, commercial ou menuisier ... on ne sait pas trop.

SŒUR MADELEINE : Religieuse énergique qui mène son monde à la baguette.

SŒUR GENEVIEVE : Religieuse également, plus jeune que sœur Madeleine et buvant ses paroles.

ARMAND LEBLE : Ancien majordome de la maison, qui semble avoir du mal à partir...

DÉCORS

Grand salon bourgeois

ACTE 1

Le garçon de maison se trouve dans un grand salon bourgeois. Un plumeau dans une main et un chiffon dans l'autre. Il nettoie et essuie frénétiquement les meubles.

HENRY – Ce n'est pas possible ! Je suis dans une maison de fous. *Il astique.*

La porte du milieu fait un bruit sourd, saccadé. La poignée tourne plusieurs fois. La porte s'ouvre avec hésitation. La maîtresse de maison rentre en robe de chambre, les yeux hagards, les cheveux ébouriffés. Elle titube et va s'affaler sur le fauteuil.

HENRY – Bonjour Madame. Madame a-t-elle passé une bonne...

ELISE – Stop ! Parlez moins fort. J'ai comme des coups de marteau dans la tête.

HENRY *d'une voix douce* – Si je peux me permettre, je conseillerai à Madame de manger un morceau. Ça ira beaucoup mieux après.

ELISE – Vous pouvez, vous pouvez...*elle se lève péniblement, Henry l'aide à s'asseoir à table et va à la cuisine chercher l'entrée d'un repas.*

ELISE – Qu'est-ce-que c'est que ça ? Du pâté ?

HENRY – Je vous prie de bien vouloir m'excuser Madame : ce pâté s'appelle du foie gras truffé et il vient de chez Fauchon.

ELISE – Non, mais... Attendez... On ne m'a jamais servi du...foie gras au petit déjeuner.

HENRY – *regardant sa montre* – Excusez-moi, j'avais pensé qu'un repas à 14h57 était composé d'une entrée, d'un plat de résistance, d'un plateau de fromages, vous savez ces bons fromages de terroir qui font de notre bonne France le pays de la gastronomie la plus réputée que le monde entier...

ELISE – Ça suffit, je n'en peux plus. Reprenez-moi ça et donnez-moi un bol de café et de l'aspirine.

HENRY – Bien Madame.

Le téléphone sonne. Henry va décrocher.

HENRY – Allo, ici la résidence de Madame Chapuis...Oui Monsieur ... Bien Monsieur ... Madame, c'est Monsieur à l'appareil...

ELISE – Non Henry, ce n'est plus Monsieur, Henry, c'est mon Ex, c'est Monsieur Ex *elle prend le combiné* Allô oui, quoi ? *Henry retourne à la cuisine.* Oui ... Oui... *Elle s'endort en écoutant le téléphone et a un sursaut quand Henry arrive.*

HENRY – Votre aspirine Madame. *Il va en cuisine.*

ELISE – Merci. *Elle boit cul-sec.* Qu'est-ce que tu disais ? ... Non ... Non ... Non ... Non ...

Pendant ce temps, Henry amène du café, des biscottes, du beurre etc...

ELISE – Mais non, si.... Mais non ... Mais non ... Je peux en placer une ? ... Tu m'écoutes ? Mais bon sang de bonsoir, tu vas m'écouter !

HENRY – *d'un air jovial* Ben dis donc l'aspirine, c'est du hard ! *Regard réprobateur d'Elise, il file en douce.*

ELISE – Ecoute, c'est fini, je ne veux plus que tu mettes les pieds ici ! N'oublie pas que tu t'es tiré d'ici pour vivre je ne sais quel amour... J'ai l'air de quoi quand je raconte ça aux copines !...De toute façon, j'ai fait changer toutes les serrures ... Si ... Si ... Si ... Il fallait y penser avant ...Je ne veux plus te voir ... Non ... Non ... Non ... Ce n'est pas vrai ? ...Et bien nous verrons. Salut.

Elle raccroche brutalement. Henry rentre.

ELISE – Ça m'a requinquée ! Tout compte fait, je vais prendre de votre pâté.

HENRY *Vexé.* – Vous voulez parler de la farandole truffée du Périgord à 174 € le kilo ?

ELISE – Oui, oui, ne vous vexez pas mais cette conversation m'a remise en appétit et je n'ai plus mal à la tête.

HENRY – A la bonne heure ! *(regard réprobateur d'Elise)* Je vous prie de bien vouloir m'excuser mais cela ne fait que 15 jours que je suis dans cette maison et je n'ai pas encore tous mes repères. Depuis que je suis ici, je n'ai pas réussi à vous donner un repas correspondant à vos attentes.

ELISE – Je vous comprends, mais vous savez, je suis moi-même un peu fragile suite à notre séparation, je suis en instance de divorce, et je cherche aussi mes repères.

HENRY – Ça ! Vu l'heure à laquelle vous rentrez tous les matins, vous avez dû en perdre beaucoup ... des repères.

ELISE – Non mais je vous en prie, ne vous gênez pas. Autant votre prédécesseur était plutôt olé olé, mais vous, vous êtes plutôt du genre ...inquisition ... l'humour en moins.

HENRY - Si madame n'est pas contente de mes services, il ne me reste plus qu'à me retirer...*(Henri commence à retirer son tablier)*

ELISE – Non, non, excusez-moi. Nous avons tous les nerfs à vif. Je suis très contente de vous, restez !

HENRY - Bien madame. Dois-je vous faire couler un bain ?

ELISE- Oh oui, bien chaud. *(Henry part par la porte du milieu, le téléphone sonne.)* Laissez Henry, je prends la communication. *(elle va prendre la communication une tartine de pâté à la main)* Allô ! ... Ho c'est toi Jacqueline ! Alors tu es réveillée...pas encore levée ? ... Si si je suis debout, et je n'ai plus mal au crâne...Henry est merveilleux... mais non ce n'est pas ma nouvelle conquête... mais non, c'est mon nouvel homme de maison... plus classe que l'ancien c'est sûr... Dis donc je te coupe *(elle se retourne, regarde la porte fermée et parle à voix basse en se cachant la bouche)*... Qu'est ce que tu as mangé au petit déjeuner ce matin ?... Du café ? Non !... Des croissants !... Non et bien moi j'ai eu droit à du pâté... Si si du pâté *(Henry rentre dans la pièce et la regarde d'un air courroucé en allant à la cuisine.)* Parfaitement, Jacqueline, la farandole truffée du Périgord... C'est très tendance en ce moment... Bon, alors Jacqueline ce chippendales ?... Tu as conclu ?... Non !... La chance, ah si j'avais dix ans de moins !... Comment ça 25 ans de moins ?... Ah ! Ils sont si jeunes ?... Si jeunes ?... Tu me le présenteras j'espère ? Si si si, écoute, je t'invite à dîner demain soir, on en reparlera...Oui oui...A demain soir... Bisous. *Elle raccroche et va à la salle de bain.*

On sonne. Un homme d'une quarantaine d'années rentre. Il regarde à droite à gauche et se rapproche de la commode... Henry rentre et l'homme sursaute.

HENRY – Eh bien, Monsieur, qui vous a permis de rentrer dans cette maison ?

ARMAND – Excusez-moi, mon cher, mais je m'appelle Armand Leblé, et figurez-vous que je suis votre prédécesseur.

HENRY – Je comprends, mais ce n'est pas une raison pour rentrer chez les gens comme ça...

ELISE *depuis sa salle de bain* – Henry, qui a sonné ? *Henry ouvre la porte du milieu mais reste dans la salle de séjour.*

HENRY – Il s'agit d'un certain Armand Leblé.

ELISE – Ah bon ! Ca tombe bien, j'ai deux mots à lui dire. *Henry referme la porte.*

ARMAND – Eh bien, ça tombe bien pour moi aussi. *Il s'affale sur le fauteuil comme si c'était le propriétaire les pieds sur la table basse.* Alors comme ça vous êtes le nouvel homme à tout faire dans cette maison ?

HENRY – Oui en effet, cela fait quinze jours que je suis au service de Madame. Je suis en période de rodage, je prends mes marques.

ARMAND – Ne vous donnez pas trop de peine, elle est très lunatique.

HENRY – J'ai cru déceler chez elle un soupçon de dépression.

ARMAND – C'est sûr que le départ de Monsieur, ça n'a pas dû l'arranger. Mais vous verrez, vous vous y ferez vite. Au fait, sans vouloir jouer l'indiscret, comment se fait-il que vous soyez ici ? Vu votre âge, vous avez changé d'employeur ?

HENRY – Hélas oui en effet. J'ai perdu tragiquement mes anciens employeurs il y a environ un mois. Et pour retrouver un nouvel employeur à mon âge ce n'est pas évident. Quand l'occasion s'est présentée ici je n'ai pas hésité une seconde !

ARMAND – Votre patron a eu un accident ?

HENRY – Oui, 28 ans de bons et loyaux services et hop, un accident de voiture, et tout est fini !

ARMAND – Vous faisiez aussi leur chauffeur ?

HENRY – Non, d'ailleurs ils n'ont jamais eu de voiture. C'était un jeudi matin. Tous les jeudis matin ils allaient promener Minouche dans le bois de Vincennes.

ARMAND – Ils promenaient leur chat au bois de Vincennes ?

HENRY – Non, pas exactement. Comme ils n'ont jamais pu avoir d'enfants, ils ont reporté toute leur affection sur leurs animaux. Minouche était un cadeau, ils l'ont ramené d'un voyage en Inde. Un adorable petit chaton rayé orange. Le problème c'est qu'il n'arrêtait pas de manger, si bien qu'à deux ans il mesurait 2 mètres 50 et pesait 350 kilos. Mes patrons ont appelé un vétérinaire qui leur a donné le verdict. Il a juste eu le temps de leur dire que c'était un tigre... avant de se faire manger. Eh oui, Minouche avait une fâcheuse tendance à manger tous ceux qu'il ne connaissait pas.

ARMAND – Effectivement, c'est très regrettable. Mais je ne vois pas le rapport avec l'accident de la route !

HENRY – Oh c'est très simple. Comme ils se promenaient avec leur tigre, les gens ralentissaient, pour voir. Un automobiliste a freiné, l'autre derrière a été surpris et l'a évité d'un coup de volant. Paf dans un poteau EDF, qui tombe sur la voiture. Mon patron, choqué, court vers la voiture. Il ouvre la porte : paf ! Electrocuté !

ARMAND – Ah (*il rit et se reprend*) C'est regrettable !

HENRY – Eh oui, la patronne horrifiée court vers la voiture, avec son portable elle appelle du secours...

ARMAND – Et alors ?

HENRY – Et alors... instinctivement elle ferme la porte.

ARMAND – Quel destin tragique, elle n'était pas au courant (*il rit puis se reprend*) ! Et le tigre ?

HENRY – Disparu, envolé, on ne l'a jamais retrouvé !

ARMAND – Comme c'est horrible !

HENRY – Ça oui, vous pouvez le dire. Ils n’avaient pas d’héritier, l’Etat a tout pris. Tout pris, sauf moi. Et me voilà au chômage, à mon âge. Alors quand j’ai eu vent qu’une place était libre ici, je n’ai pas hésité une seconde.

ARMAND – Oui, je comprends. Vous vous y ferez vite. Ce ne sont pas de mauvais bougres.

HENRY – Il y a juste quelques bricoles que je ne trouve pas.

ARMAND – Dites toujours.

HENRY – Pourriez-vous me dire où se trouve le service à thé ?

ARMAND – Dans le troisième tiroir de la commode.

HENRY – Tiens, à propos de tiroir, je n’arrive pas à ouvrir celui du bas !

ARMAND – N’essayez pas ! Il est bloqué depuis une bonne quarantaine d’années. Enfin, c’est ce que disait le patron !

HENRY – Mais au fait, pourquoi êtes-vous parti de cette maison ?

ARMAND – Euh ... Pour une histoire d’amour.

HENRY – On ne quitte pas son travail pour une histoire d’amour.

ARMAND – Oh, c’est trop compliqué à expliquer ... *Elise rentre dans le séjour, l’air glacial. Armand tente de lui serrer la main, elle refuse.*

ELISE – Que venez-vous faire ici ?

ARMAND – Eh bien, je suis venu régler deux petites affaires. Disons plutôt deux petits contentieux avec vous.

ELISE – On peut dire que vous ne manquez pas de culot !

ARMAND – Je ne serai pas long. Lors de mon départ, je n’ai pas eu le temps de prendre toutes mes affaires et...

ELISE – Henry, allez donc me chercher la valise qui est dans l’office.

HENRY – Oui, Madame.

ELISE – Continuez.

ARMAND – Donc, comme je n’ai pas eu le temps de prendre mes affaires et...

ELISE – Ça suffit, avec ce qui s’est passé, vous ne pensiez tout de même pas que j’allais vous remercier !

ARMAND – Et bien justement parlons-en de remerciement. Vous m’avez congédié comme une vieille chose que l’on jette à la poubelle.

ELISE – D’abord je ne vous ai pas congédié, et puis de toute façon vous n’êtes vraiment qu’une ordure de la pire espèce ! J’ai eu mon ex mari au téléphone... je sais tout (*fait des gestes efféminés*).

ARMAND – Vous savez tout ? Vous savez tout quoi ? (*imitant les gestes efféminés d’Elise*)

ELISE – Parfaitement je sais tout... Me voler mon mari !!!

ARMAND – (*sérieux*) Vous voler votre mari...

ELISE – Ne faites pas l’innocent, c’est écœurant.

ARMAND – Et que savez-vous au juste ?

ELISE – (*s’énervé et fait des geste efféminé*) Ce que je sais, ce que je sais...

HENRY – (*interrompant la discussion*) La valise de Monsieur.

ARMAND – Oui, bon, de toute façon j’étais venu vous dire que je me suis renseigné auprès du syndicat des personnels de maison. Pour me licencier il aurait fallu m’envoyer une lettre en recommandé avec accusé de réception deux mois avant la date du licenciement et me verser une indemnité proportionnelle à mon temps de présence dans cette maison.

ELISE – Que je vous paye une indemnité ?

ARMAND – Parfaitement ! Et comme je n’ai pas reçu le courrier en recommandé, disons que vous n’avez qu’à me verser une indemnité deux fois plus élevée.

ELISE – Eh bien voilà pour vos indemnités ! Tenez, ça c’est pour vous. *En lançant la valise par la porte à la suite d’Armand*. Et maintenant disparaissez, je ne veux plus vous revoir. *Henry ferme la porte derrière la valise*.

ELISE – Je hais les hommes, je hais les hommes ! *Elise s’effondre dans le fauteuil et pleure*.

HENRY – Excusez-moi, Madame, mais je crains de ne pas avoir tout compris !

ELISE – (*violente*) Je hais les hommes ! *Henry recule, on sonne*. Si c’est Armand ne le faites pas entrer.

HENRY – Bien Madame. *Henry n’a pas le temps de sortir que Jacqueline est déjà entrée, elle le bouscule, lui colle le bouquet de fleurs dans les bras et se dirige vers Elise*.

JACQUELINE – Hé bien Elise ! Te voilà dans tous tes états !

ELISE – (*se relève et va vers Jacqueline*) Oh Jacqueline, que je suis contente de te voir ! *Elles s’embrassent*. Tous des salauds !

JACQUELINE – Ah oui tu as raison, tous des salauds...

HENRY – *Henry pose le bouquet sur la table et s'en va prudemment.* Je vais chercher un vase. (*Il sort.*)

ELISE – Comment se fait-il que tu sois déjà là ? Je t'ai eu au téléphone il y a à peine cinq minutes !

JACQUELINE – Eh oui, j'ai fait du police stop.

ELISE – Du police stop ?

JACQUELINE – (*se déshabille et pose ses vêtements en vrac sur le canapé*) Oui, Nénesse partait en filature avec la voiture de service. Je lui ai demandé de me déposer chez toi. Mais tu connais Nénesse, il faut toujours qu'il en fasse un peu trop. Il m'a amenée ici à fond avec sirène et gyrophare, bonjour la discrétion !

ELISE – Tu m'avais parlé de ton chippendales ?

JACQUELINE – Tu parles ! Il m'avait donné un numéro de téléphone, j'ai appelé. Je suis tombée chez les alcooliques anonymes ! *Henry revient.*

ELISE – Tous des salauds !

JACQUELINE – Ouais tous des salauds. (*Henry ressort penaud, même jeu que plus haut*)

ELISE – Il te reste ton mari au moins.

JACQUELINE – Ouais c'est vrai. Mais nos relations ne sont pas au beau fixe en ce moment. Je ne le vois pas beaucoup, il fait beaucoup de filatures en ce moment me dit-il. Mais pourquoi n'est-il toujours qu'inspecteur ? Tous ses camarades de promotion sont au moins commissaires. Il y en a même un qui bosse avec le ministre de l'intérieur !

ELISE – Avec le ministre de l'intérieur ?

JACQUELINE – Ben ouais, directeur des W-C je crois.

ELISE – Tu veux dire directeur de cabinet.

JACQUELINE – Ouais, c'est bien ça.

ELISE – C'est quoi ce gros bouquet de fleurs que tu m'apportes ?

JACQUELINE – J'ai croisé en bas de ton immeuble un employé de chez fleurs-services. Il cherchait ton adresse pour te les livrer. Il y a une enveloppe avec.

ELISE – Lis-la moi.

JACQUELINE – « Ma Chérie, je t'aime, je t'expliquerai tout. Victor » *Elise se remet à pleurer.*

ELISE – Henry... (*Henry entre*) Henry, mettez-moi ça à la poubelle.

HENRY – La lettre ? (*que Jacqueline a tendu à Henry*)

ELISE – La lettre, les fleurs, le vase, et tous les hommes qui passent par-là.

HENRY – Bien Madame. (*Il sort,*)

JACQUELINE – Ma pauvre chérie, comme tu n'es pas bien ! C'est ton divorce qui te met dans tous tes états !

ELISE – Tant que la procédure de divorce ne sera pas terminée, je ne m'en remettrai pas.

JACQUELINE – Il vaut mieux que nous annulions mon invitation pour demain soir.

ELISE – Oui... Non, nous sortirons toutes les deux demain soir. Ça me changera les idées. Henry ? Henry !!!

HENRY (*rentre*) – Oui Madame.

ELISE – Demain soir je ne suis pas là. Vous avez quartier libre, ainsi que le lendemain matin.

HENRY – Bien Madame.

ELISE – Tu veux prendre quelque chose ?

JACQUELINE – Je prendrais bien un jus.

ELISE – Henry, apportez-nous du thé au jasmin s'il-vous-plaît.

HENRY – Bien Madame. *Henry va à la commode et essaie d'ouvrir le tiroir du bas mais n'y arrive pas et se ravise. Il ouvre le tiroir au-dessus et prend le service à thé.*

JACQUELINE – C'est quoi des alcooliques anonymes ? Des gens qui boivent ensemble sans se connaître ?

ELISE – Mais non, ce sont des hommes qui boivent chacun de leur côté, et puis ils se rencontrent pour en parler.

JACQUELINE – Ah les hommes ! C'est tout le contraire de nous. Ils boivent chacun de leur côté sans se connaître et nous, les femmes, on boit ensemble en se connaissant ! *rires niais.*

ELISE – Tous des salauds !

JACQUELINE – Tous des salauds. (*Henry sort même jeu que précédemment*) Au fait, à propos de salauds, ce ne serait pas ton ancien majordome que j'aurais croisé en rentrant dans ton immeuble ?

ELISE – Oui, c'était bien lui. Il a eu le culot de venir me demander son reste. Je te l'ai foutu dehors tu peux me faire confiance. *Le téléphone sonne*

JACQUELINE – Ce n'est pas tout, mais il faudrait trouver une idée pour demain soir.

ELISE – Une idée féminine, entre femmes... *Henry va répondre.*

HENRY – Allô ici la résidence de Madame Chapuis... Oui Monsieur... Oui Monsieur... (*Il se tourne vers Elise*)...Monsieur Ex au téléphone.

ELISE – Je ne suis pas là, non, je ne suis pas là.

HENRY – Madame me fait dire qu'elle n'est plus là... Oui je comprends bien... oui mais... (*Elise lui prend le combiné*)

ELISE – Ecoute, bon sang de bonsoir, je ne suis pas là, je ne suis plus là pour toi c'est clair ? ... Oui... et bien tant pis... il fallait y penser plus tôt. (*Elle raccroche*). C'est complètement insensé ce que les hommes peuvent faire encore du mal longtemps après. (*On sonne.*) Ah mais c'est pas vrai, ça ne s'arrêtera donc jamais dans cette maison ! *Henry va dans le vestibule.*

JACQUELINE – Pourquoi ton ex mari t'appelle-t-il encore ?

ELISE – Il n'arrête pas de me dire qu'il m'aime encore, qu'il veut m'expliquer. Mais après tout c'est lui qui est parti, et avec un mec en plus !!!

JACQUELINE – Et pas n'importe qui ! *Soupirs.*

Rentre dans la pièce un missionnaire en tenue traditionnelle avec une grosse valise, un attaché case et un cadeau. Suivi de Henry qui va vers la cuisine.

ADRIEN – Bonjour Mesdames, eh bien Elise, tu ne me reconnais pas ?

ELISE – Adrien ! C'est bien toi ? Adrien !!! *Elle court vers lui, l'embrasse, et tombe en pleurs.*

ADRIEN – Eh bien Elise ! Je ne vau pas la peine que tu te mettes dans cet état !

ELISE – Excuse-moi Adrien. Mais avec toutes ces émotions j'ai complètement oublié que tu m'avais écrit pour m'annoncer ta venue !

ADRIEN – Oui je te prie de bien vouloir m'excuser pour les dérangements que je t'occasionne. Mais ma congrégation ne peut pas me recevoir en ce moment !

ELISE – Pourtant votre séminaire est très grand, et en plus en plein cœur de Paris !

ADRIEN – Oui mais c'est à cause d'Eole !

ELISE – Eole ?

ADRIEN – Ils m'ont expliqué que c'est à cause de la construction d'une nouvelle ligne de métro. Elle doit passer juste en dessous du séminaire. Enfin je devrais dire... devait passer.

Parce que le séminaire a eu l'idée de la rejoindre dans les profondeurs de Paris. Sûrement un coup de Satan, à la place du séminaire il y a un énorme trou béant.

ELISE – Oh les pauvres ! Il n'y a pas de blessés au moins ?

ADRIEN – Non l'accident est survenu pendant l'office religieux. La chapelle n'a pas été touchée. (*Il se signe.*) On a transféré toute la congrégation chez les augustines travailleuses. Malheureusement c'est maintenant complet, c'est pour cela que je t'ai écrit pour te demander l'hospitalité.

ELISE – Mais bien sûr Adrien, ici tu seras toujours chez toi. Mais au fait, que je te présente Jacqueline, ma meilleure amie. Jacqueline, je te présente Adrien... mon petit frère.

JACQUELINE – Mon père ! (*en ajustant sa mini jupe et tentant de cacher son décolleté*)

ADRIEN – Appelez-moi Adrien tout simplement.

JACQUELINE – Bien mon p... Adrien ! (*derrière le dos d'Adrien*) Dit donc Elise, tu es sûre qu'il est curé ton frère, parce que moi un beau mec pareil je te le pique.

ELISE – Arrête d'y penser Jacqueline... Oh Adrien, je suis si contente de te voir, cela fait si longtemps.

ADRIEN – Ça fait si longtemps ! Neuf ans je crois !

ELISE – Un peu plus, tu es parti en Afrique peu de temps après notre mariage.

ADRIEN – Oui en effet, je venais d'être ordonné prêtre et je voulais aider mon prochain. Je voulais aider mon prochain là où il est le plus pauvre. Et c'est pour cela que j'ai demandé une mission en Afrique.

ELISE – J'ai été très triste de savoir que tu partais pour le Malawi.

JACQUELINE – Le mal à qui ?

ELISE – Le Malawi. C'est un petit état du sud de l'Afrique.

JACQUELINE – Aller faire la messe aussi loin, quelle idée !

ELISE – Tu nous as beaucoup manqué Adrien. As-tu réussi dans ton sacerdoce ?

ADRIEN – Au-delà de mes espérances. Des pauvres démunis qui n'ont rien du tout, il n'y a que ça. Ma pauvre Elise, l'Afrique touche le fond. Je n'ai jamais vu autant de misère. Nous avons monté un petit dispensaire à environ 50 km à l'est de Lilongwe.

Henry rentre avec le thé.

HENRY – Est-ce-que Monsieur prendra un thé avec ces dames ?

ADRIEN – Bien volontiers. Si ça se trouve c'est peut être du thé qui vient du Malawi. Ils en font beaucoup là-bas.

ELISE – Mais comment se fait-il que tu sois là ? Dans ton courrier tu ne m'as pas dit pourquoi tu venais.

ADRIEN – En effet, excuse-moi. Mais il fallait que je rentre pour régler des affaires avec la congrégation. Et j'ai des contacts à prendre pour voir s'il y a des débouchés pour notre fabrique.

JACQUELINE – Vous avez une usine ?

ADRIEN – Pas exactement, on ne peut pas vraiment parler d'une véritable usine. Il fallait trouver une solution pour sortir les gens de la misère. Dans notre mission les gens sont surtout tournés vers l'agriculture. Ils dépendent donc énormément des saisons. Pendant la saison des pluies il y a moins de choses à faire. Comme il y a beaucoup de forêts près du grand lac, nous avons monté, avec deux autres missions, une fabrique pour mettre en valeur tout ce bois.

ELISE – Décidément Adrien, tu n'as toujours pas quitté ta première passion.

ADRIEN – Non. D'ailleurs Elise, j'ai un cadeau pour toi.

ELISE – Pour moi ?

ADRIEN – Oui, tiens, c'est pour toi.

Adrien donne à Elise son cadeau. Elise le pose sur la table et l'ouvre lentement.

ELISE – Oh ! Il ne fallait pas !... Je me demande ce que ça peut être... c'est dur... Oh ! On dirait du bois... tiens !... on dirait... un tiroir !

ADRIEN – C'est bien ça. Il est beau n'est ce pas ?

ELISE – Heu oui ! C'est que je ne m'y attendais pas. Comme c'est original ! (*gloussement de Jacqueline*)

ADRIEN – Et il est signé, regarde à l'intérieur. Tous les ouvriers de la fabrique l'ont signé pour toi.

ELISE – « Happy birthday Elise » ! Comme c'est touchant !

JACQUELINE – J'avoue que je n'ai pas tout compris !

ADRIEN – En effet, je vous avais dit qu'avec les deux autres missions nous mettions en valeur le bois. Hé bien il y en a une qui coupe les troncs d'arbre et façonne les planches. L'autre s'occupe du transport de celles-ci. Et nous, nous sommes spécialisés dans la fabrication des tiroirs.

JACQUELINE – Comme c’est bizarre ! Mais pour faire vos tiroirs je suppose qu’il faut des machines.

ADRIEN – Pas trop, car nous avons beaucoup de main d’œuvre. J’ai quand même financé le minimum nécessaire.

ELISE – Jacqueline, il faut que je te dise que Maman avait une usine dans les Vosges. C’était une usine de produits à base de bois, comme le bois de coffrage les contre-plaqués etc.... Nous y vivions étant enfant. Quand Maman est décédée, Adrien et moi en avons hérité. Adrien ne voulait pas s’en occuper.

ADRIEN – Oui, l’appel du seigneur.

ELISE – Venant juste de me marier, j’ai demandé à Victor d’en prendre la gérance. Elle nous appartient toujours. Victor envoie la moitié des dividendes à Adrien.

ADRIEN – Et avec cet argent, j’ai pu aller en Afrique du Sud acheter les machines nécessaires pour débiter le bois. Parce que le bois, je connais bien... Tenez, ma première réalisation. *Il montre un crucifix.* A propos de Victor, je ne l’ai pas vu !

ELISE – Tu ne le verras pas, nous divorçons (*elle casse le tiroir en le frappant violemment sur la table*).

ADRIEN – Ce n’est pas vrai ! Vous aviez l’air de bien vous entendre ! C’est un garçon qui me semblait charmant !

JACQUELINE – Ouais, comme cul et chemise !

ELISE – Ne me parle plus de cul, Jacqueline.

ADRIEN – Allons, allons Mesdames. C’est quand même insensé, ici dans les pays riches, on est en forme, on a la possibilité de vivre un amour longtemps, eh bien non ! On divorce. Là-bas en Afrique, les gens voudraient bien vivre leur amour aussi longtemps, s’il n’y avait pas les ravages du sida !

JACQUELINE – Il y a quelque chose qui m’étonne ! Ne le prenez pas mal, mais pourquoi êtes-vous habillé en soutane dix-neuvième siècle, on est quand même au vingt-et-unième !

ADRIEN – C’est très simple. Au Malawi il y a deux catégories de blancs. Ceux qui sont en civil et qui exploitent les noirs, et il y ceux qui sont en soutane, comme moi, et qui s’occupent du salut de leurs âmes. Ce sont les gens du coin qui le pensent. Cette modeste soutane m’a ouvert bien des portes vous savez.

On sonne, Henry va ouvrir.

ELISE – Tu vas rester combien de temps ?

ADRIEN – Je pense une quinzaine de jours. J’ai énormément de démarches administratives à faire. Aurais-tu la gentillesse de m’accueillir chez toi Elise ?

ELISE – Bien sûr, tu es ici chez toi. Tu logeras dans la chambre d'amis.

ADRIEN – Merci. *Henry rentre suivi de deux religieuses.*

HENRY – Madame, ces deux dames désirent s'entretenir avec Monsieur Adrien.

ELISE – Merci Henry. Henry, veuillez porter la valise de Monsieur dans la chambre d'amis.

HENRY – Bien Madame.

ELISE – Mais entrez donc mesdames. Oh, pardon, mes sœurs.

ADRIEN – Oh ! Sœur Madeleine, Sœur Geneviève, quelle joie de vous voir enfin ! Elise, je me suis permis de donner ton adresse aux religieuses de la congrégation des Augustines Travaillieuses.

JACQUELINE – Vous êtes en affaire ?

ADRIEN – C'est un peu cela. Les meubles que nous vendons sur le marché local, ça ne nous rapporte que quelques kwachas.

JACQUELINE – Des kwachas ! Ch'est quoi cha ?

ADRIEN – C'est la monnaie locale. Mais les gens sont pauvres. Nous avons un grand projet : construire un petit hôpital pour soigner la population, ainsi qu'une station de pompage. L'eau potable fait actuellement défaut, c'est un problème crucial en Afrique. Nous avons réussi à exporter quelques tiroirs en Zambie et au Mozambique. Mais ce n'est pas suffisant ! Ce qu'il nous faut... C'est le marché européen. N'est-ce pas mes sœurs ?

LES DEUX SŒURS – Oui père Vauban. *Le portable de sœur Madeleine sonne.*

MADELEINE – Ici sœur Madeleine j'écoute... Non ce n'est pas l'accord que nous avons passé... Comment ça 1.15 ? Nous avons dit le point d'indice à 1.30... Certainement pas, si vous laissez à 1.15 je vends tout... Je vais me gêner... Réfléchissez vite... A bientôt. *Elle raccroche.*

ADRIEN *l'air réjoui devant sa sœur* – Epatant non ?

MADELEINE (*sévère*) – Sœur Geneviève, notez ! (*Elle sort un carnet et un crayon.*) Les établissements Durieux nous proposent le contrat 2057 bis modifié 2003 avec un point d'indice à -0.15. Dernier avertissement, au prochain problème, on les vire.

GENEVIEVE *qui écrit* – Oh oui, oh oui, on les vire...

MADELEINE (*souriante*) – Excusez-moi Père Vauban mais nous vivons dans un monde de requins.

GENEVIEVE – Et comme nous sommes d'honnêtes sœurs ils pensent nous avoir...

MADELEINE – Oui, mais nous ne sommes pas nées de la dernière pluie. Ceci dit, nous avons eu du mal à trouver cet appartement, mais nous y sommes arrivées.

GENEVIEVE – Tout à fait, ce fut dur mais nous y sommes parvenues.

ELISE – Mais comment allez-vous conquérir le marché... européen ?

ADRIEN – C'est très simple. D'abord nous allons vendre nos tiroirs dans les fabriques de meubles de la région parisienne.

MADELEINE – Ensuite devant le succès de ces tiroirs, toutes les usines de France voudront à leur tour les acheter !

GENEVIEVE – Ce qui va intriguer les étrangers, qui voudront à leur tour en avoir, c'est sûr.

ADRIEN – Mes sœurs, avez vous réussi à avoir la liste des usines de meubles de la région parisienne ?

MADELEINE – Oui, nous avons parcouru la région en long et en large !

GENEVIEVE – Je dirais même plus...

MADELEINE – Eh bien, Sœur Geneviève, cessez donc de répéter tout ce que je dis. Ce n'est pas chrétien. Je me demande quelles lectures vous avez actuellement.

GENEVIEVE – Oui ma sœur. Ceci dit, il faut bien dire que ce ne fut pas facile ! Notre 2 CV est vieillissante, et dans le flot de cette terrible circulation...

ADRIEN – Grâce à Dieu, vous y êtes arrivées, et c'est là le principal. (*Il sort des photocopies de son attaché case.*) J'ai fait des catalogues de notre production, ainsi qu'une proposition de la liste de nos tarifs. Regarde Elise, celui-là référence 10214, entièrement en bois exotique, ne serait-il pas magnifique intégré dans un meuble de salon ? Et celui-là, référence 3348 en bois d'ébène, quel contraste avec un buffet en pin. Ou encore celui-là, référence 12B324.7C, tout en longueur avec deux niveaux...

ELISE – Stop ! Tu as sûrement raison mon frère, mais la qualité de ces photocopies laisse à désirer. De plus elles sont en noir et blanc !

ADRIEN – Je les ai faites au Malawi. Trouver une photocopieuse relève de la gageure, alors en trouver une en couleur, tu penses !

MADELEINE – De toute façon avec la volonté de Dieu nous y arriverons.

GENEVIEVE – Dès demain matin nous distribuerons ces photocopies dans les fabriques.

ELISE – Vous n'avez pas peur que cela fasse quand même un peu juste ?

ADRIEN – Pas du tout ! D'ailleurs sœur Madeleine et sœur Geneviève sont les sœurs les plus dynamiques de la congrégation. On les surnomme les sœurs jumelles !

MADELEINE – Bon, c’est pas le tout, mais nous devons filer à la congrégation !

GENEVIEVE – Il se fait tard, nous ne devons pas rater les vêpres.

MADELEINE – Demain à la première heure, nous entamerons notre super croisade de la consommation !

GENEVIEVE – Vous verrez Père Vauban, les requins du marché...

MADELEINE – Et les profiteurs de la bourse, n’auront qu’à bien se tenir !

GENEVIEVE – Nous vous contacterons demain soir pour faire un bilan de la première journée.

ELISE – Je vous raccompagne.

MADELEINE – Ne prenez pas cette peine, nous connaissons notre chemin.

GENEVIEVE – Oui, c’est le seigneur qui nous guide.

ADRIEN – Au revoir mes sœurs, que Dieu soit avec vous.

TOUTES LES 2 – Et avec votre esprit. *Elles sortent.*

JACQUELINE – Ben en tout cas, elles ont du tonus !

ADRIEN – C’est la foi qui les guide.

ELISE – (*ayant repris le tiroir et le montrant au public*) Il n’empêche, je suis quand même pessimiste quant à vos chances de réussite !

ADRIEN – Ne t’inquiète pas Elise, ce matin j’étais chez le banquier de ma congrégation. Il a trouvé l’idée osée et intéressante. Il m’a dit qu’en ce moment la mode était au commerce équitable.

JACQUELINE – C’est quoi ça le commerce équitable ?

ELISE (*pose le tiroir sur le piano*) – Ce sont des produits que l’on trouve dans les magasins, et qui proviennent du travail des paysans des pays pauvres.

ADRIEN – Et nos tiroirs rentrent pile dans la catégorie. Il faut bien essayer quelque chose. Construire un hôpital va nous coûter très cher.

ELISE (*tout en réarrangeant les bibelots sur le piano*) – A propos d’argent, tu n’as pas de problèmes avec les virements ?

ADRIEN – Non, ça se passe bien. Nous avons fait le point ce matin avec le banquier. C’est quand même très compliqué.

JACQUELINE – Avec l’euro, ça ne doit pas arranger les choses.

ADRIEN – Non. (*Il sort des feuilles de comptabilité.*) Déjà avant ce n'était pas facile. Le virement partait en francs de l'usine de Maman jusqu'à la banque de la congrégation. Là il était changé en dollars et encore un virement jusqu'à la banque africaine de Lilongwe. Là je récupérais l'argent et je le changeais en kwachas.

JACQUELINE – Cha ch'est chur !

ADRIEN – Lorsque je suis rentré en France, j'ai appris que le franc n'existait plus, qu'il était remplacé par l'euro. Mais à quel taux ?

ELISE – A environ 6.50 d'ailleurs c'est tout un sport de convertir.

JACQUELINE – Oui c'est vrai. Tu prends ta somme en francs, tu la divises par 10, tu la multiplies par 7. Tu rajoutes deux dixièmes de la soustraction du produit de la somme plus un quart de la division...

ELISE – Mais pas du tout Jacqueline, ce n'est pas ça. Tu prends la somme en euros. Tu multiplies par 10 et tu divises par 7. Tu prends les 3 dixièmes de la somme restante que tu rajoutes et voilà.

ADRIEN – En es-tu sûre ?

ELISE – Non. Henry ? Henry !

HENRY – Vous m'avez demandé, Madame ?

ELISE – Oui mon cher Henry, comment faites-vous pour transformer des francs en euros ?

HENRY – Oh c'est très simple, je divise la somme par 7. Ce n'est pas très précis, mais ça donne une idée. Si je veux de la précision, j'utilise ma botte secrète.

ELISE – Ah bon, et quelle est votre botte secrète ?

HENRY – Ça. (*Il sort de sa poche une calculatrice.*) Ça s'appelle un convertisseur électronique, j'en ai toujours un sur moi. Vous voyez lorsque vous voulez transformer des francs en euros vous tapez la somme là, et elle apparaît là en euros. Si vous voulez transformer des euros en francs, vous tapez là et vous avez la somme là en francs.

ADRIEN – Comme c'est original ! C'est bien pratique ce petit appareil ! Je peux essayer ?

HENRY – Je vous en prie.

Adrien sort une feuille de comptabilité.

ADRIEN – Ainsi je tape mon versement en francs et hop 15 000... ça fait 2 286.14 euros.

HENRY – Oui, vous voyez c'est très pratique.

ELISE – C'est vrai que c'est très pratique, il faudra que je me procure une de ces petites machines.

JACQUELINE – En tout cas depuis l'euro, j'ai vraiment l'impression qu'on se fait baiser...

ELISE – Attend, attend, attend...

JACQUELINE – Quoi ?

ADRIEN – Il y a un problème ?

ELISE – Adrien, peux-tu me répéter la somme que tu viens de dire ?

ADRIEN – Et bien, je crois que c'est 2 286 euros et des poussières.

ELISE – Tu es sûr ? Ça fait combien en francs ?

ADRIEN – Oui j'en suis sûr, ça fait 15 000 francs, pourquoi ?

ELISE – Parce que ta rente est de 25 000 Francs par mois, me semble-t-il !

ADRIEN – *en regardant ses feuilles de comptabilité.* Non tu dois te tromper, je touche bien l'équivalent de 15 000 francs depuis le début !

ELISE – Ça alors ! Pourtant j'étais persuadée que c'était 25 000 francs. Je veux en avoir le cœur net. *Elle fonce dans sa chambre.*

ADRIEN – Je vais vous dire, Henry, votre petit convertisseur est une merveille. Pouvez-vous me dire où je peux m'en procurer un ?

HENRY – Tenez, je vous le donne.

ADRIEN – Oh non, je ne peux accepter un tel cadeau !

HENRY – Prenez, prenez celui-là, je ne l'ai pas payé. Vous savez, quand vous gagnez quelque chose pendant vos courses ou autre chose, on vous en donne un, c'est très tendance en ce moment.

ADRIEN – Merci beaucoup Henry. Je me demande si un tel convertisseur existe pour la parité kwacha / euro. *Elise rentre avec deux boîtes à archives.*

ELISE – On va être vite fixé. *Elle ouvre les deux boîtes. Jacqueline l'aide à trouver les papiers, Adrien s'y met à son tour. Les papiers volent.*

JACQUELINE – Dit donc Elise, tu pourrais mettre de l'ordre dans tes papiers...

ELISE – Je n'y peux rien, c'était Victor qui s'en occupait...

ADRIEN *qui prend un dossier* – Tiens, ce ne serait pas ça par hasard, c'est marqué «succession».

ELISE – Donne... Oui c'est ça... Je vais trouver les papiers du notaire. Ah ! Voilà. *(Elle lit tout bas.)* Sont nommés légataires universels, Adrien Vauban et Elise Vauban, enfants

naturels de Germaine Tréguier, épouse Vauban et de André Vauban. Lesdits enfants naturels recevront pour Adrien Vauban une rente fixée à 25 000 francs par mois tant que l'usine restera leur propriété et pour Elise Vauban, une somme moyenne correspondant à 25 000 francs mensuels en fonction des activités de l'entreprise. Tu vois, j'avais raison. Tu dois recevoir, depuis dix ans, 25 000 francs par mois !

ADRIEN – Apparemment non ! Quand je regarde les bordereaux depuis le début, ce sont bien 15 000 qui sont convertis en dollars.

ELISE – Si je prends les comptes de l'usine, c'est bien 25 000 qui partent et sur tes relevés, ce sont bien 15 000 qui arrivent.

JACQUELINE – Il manque une brique !

ELISE – Mais qui se sert au passage ?

ADRIEN – Elise, tu ne t'es jamais occupée de tes comptes ?

ELISE – Non, c'est Victor !

JACQUELINE et ELISE – Victor !

ELISE – Oh non, je n'arrive pas à le croire ! C'est vrai qu'il avait le poste de directeur de l'usine.

JACQUELINE – Donc, il devait s'occuper des virements.

ELISE – Je suis effondrée. Non seulement, il a foutu notre couple en l'air...

JACQUELINE – Il s'est tiré avec quelqu'un...

ELISE – Mais en plus, ça fait dix ans qu'il détourne de l'argent, et aux dépens de mon propre frère.

ADRIEN – Nom de Dieu, le salaud ! Oh pardon mon Seigneur, (*il se signe*) je vous promets de ne plus le redire. Ceci dit, je ne savais pas que je devais avoir cet argent en plus, pardonne-lui.

ELISE – Lui pardonner ? Jamais. C'est même le contraire que j'ai envie de faire. Il faut absolument le confondre. Je veux qu'il me restitue cet argent avant que le divorce ne soit prononcé. Comment faire ?

JACQUELINE – Je peux demander à Ernest, lui, il doit savoir comment faire.

ELISE – Tu as raison Jacqueline. Il faut que je trouve Victor et que je le remette entre les mains de ton inspecteur de mari.

JACQUELINE – Invite-le ! Puisqu'il t'a appelée tout à l'heure, contacte-le.

ELISE – Oui, c’est ça. Je l’invite demain soir. Il y aura Adrien, toi et ton mari. Il repartira d’ici menottes aux poignets.

JACQUELINE – Tu vas un peu vite en besogne.

ELISE – Ne t’inquiète pas, j’ai un plan. (*Elle prend le téléphone.*) Quand il s’est tiré, il a pris son portable. Je ne sais pas où il est mais je peux le joindre. (*Elle compose le numéro.*) Ça sonne ...Allô Victor ... C’est Elise. (*Coup de tonnerre et clignotements des lumières...*) Oui, c’est moi (*Tonnerre*) Dis donc, espèce de salaud tu ne sais pas ce que je vais te dire ? (*Elle se ressaisit, se calme et parle d’un ton plus bas.*) Tu n’as pas arrêté de m’appeler ... Oui ... Tu veux me voir ? Tu as des explications à me donner ? ... Ca tombe bien, je suis très demandeuse ... Oui ... Demain soir ... Un dîner à l’appartement ... Oui ... C’est ça, à demain. (*Elle raccroche.*) Ca y est, il est ferré. Jacqueline, changement de programme, demain soir, tu viens à la maison et avec ton mari.

JACQUELINE – Ok, je m’en vais. J’ai vingt-quatre heures pour le persuader de venir. Tu sais, Ernest est très pantouflard. J’espère, qu’il n’y a pas foot demain soir.

ELISE – Je compte sur toi, bisous.

JACQUELINE – (*Elles s’embrassent.*) A demain. (*Elle sort.*)

ELISE – Henry ? Mon cher Henry, contrordre. Demain soir je reçois mon ex mari ainsi que Jacqueline, son mari et Adrien. Pourriez-vous faire un bon repas mais que ça reste simple ?

HENRY – Bien Madame.

ELISE – Allez Adrien, je te montre ta chambre. Demain, il y aura du rififi et crois-moi Adrien, tu vas le faire ton hôpital, et plus tôt que prévu.

ADRIEN – Puisse Dieu t’entendre !

Ils sortent tous les deux par la porte du milieu, il reste Henry qui range la table.

HENRY – Entre une maîtresse de maison qui est cocue, un mari homosexuel qui se tire en détournant l’argent de son curé de beau-frère, une copine qui visiblement n’était pas là le jour de la distribution, je me demande dans quelle maison je suis tombé !

RIDEAU

ACTE 2

Henry est en train de mettre la table. Elise rentre dans la salle en tenue de soirée et avec un manteau.

ELISE – (*contemple la table du haut de l'escalier*) Eh bien Henry ! Comme la table est jolie ! Vous savez préparer une table.

HENRY – Je vous remercie Madame, au bout de vingt-huit ans de service, on connaît le métier.

ELISE – C'est bien dommage que je ne vous aie pas connu plus tôt. Nous prendrons l'apéritif à la table basse.

HENRY – Bien Madame, les toasts sont presque prêts.

ELISE – Henry savez-vous où est mon frère ?

HENRY – Il est dans sa chambre, il m'a dit qu'il essayait une nouvelle soutane.

ELISE – Bien ! J'ai un de ces tracs. Le fait de savoir que mon ex mari a détourné de l'argent aux dépens de mon frère me laisse sans voix. Je n'aurais jamais cru ça de lui. J'espère que nous aurons la vérité tout à l'heure. Ernest, l'inspecteur de police, le mari de Jacqueline, va s'occuper de lui. On verra ce qu'on verra. Henry, je descends mettre la voiture au garage. Si les invités arrivent, dites-leur que je reviens tout de suite.

HENRY – Bien Madame.

Elle sort. Henry termine la préparation de la table. Adrien rentre dans le séjour, avec une soutane pleine de décorations fleuries pieds nus.

ADRIEN – Coucou, qu'en pensez-vous Henry ?

HENRY – C'est assez étonnant !

ADRIEN – N'est-ce pas ? Ne trouvez-vous pas qu'elle me va à ravir ?

HENRY – Oui certes, vous l'avez récupérée à Woodstock ?

ADRIEN – Allons Henry, vous me faites marcher. Là-bas au Malawi, les gens sont pauvres mais dès qu'ils ont un petit bout de tissu, ils en font un vêtement. Et leurs vêtements sont magnifiques. Ils trouvaient mes soutanes trop tristes. Un jour, alors que je leur avais donné cette soutane à reprendre, ils me l'ont rendue avec ces décorations, en me souhaitant bon anniversaire ! J'ai été très ému. Depuis je la mets dans les grandes occasions.

HENRY – Le moins que l'on puisse dire, c'est que vous ne passez pas inaperçu.

ADRIEN – Ma sœur n'est pas là ?

HENRY – Non, elle est partie garer sa voiture.

ADRIEN – Je suis très anxieux à l'idée de revoir mon beau-frère. Il faut que je lui pardonne.

HENRY – Il ne faut pas blâmer les gens sans preuves.

ADRIEN – Oui, vous avez raison, ce ne serait pas chrétien ! (*On sonne.*) Je file dans ma chambre. Vous n'avez pas vu mes chaussures ?

Henry va à l'entrée et revient brutalement avec Armand.

HENRY – Eh bien Monsieur Armand, en voilà des manières.

ARMAND – Tais-toi le pingouin. Tiens ! Vous recevez du monde ?

HENRY – Oui, mais je vous préviens tout de suite, Madame va arriver d'un instant à l'autre et je pense que votre présence ne sera pas la bienvenue.

ARMAND – T'occupe, elle n'est donc pas là, parfait ! Je récupère des bricoles et je me tire.

HENRY – Il me semble que Madame vous a tout donné hier.

ARMAND – Non pas tout ! Bon, allez dans la salle de bain et n'y bougez plus.

HENRY – Certainement pas.

ARMAND – Ah bon et tu crois ça !

HENRY – Parfaitement, je ne reçois mes ordres que de Madame. Et j'ai des toasts dans le four, ils vont brûler. *Armand sort un revolver.*

ARMAND – Et avec ça ! Tu vas m'obéir ?

HENRY – Mon dieu quel malheur ! C'est décidé, dès ce soir, je donne ma démission, c'est une maison de fous.

ARMAND – Ok ? Ok ? Pas de panique, les mains sur la nuque et direction la salle de bain ! Puis non, demi-tour, mets-toi près de la porte d'entrée, le visage contre la porte.

Henry s'exécute, Armand s'approche de la commode.

ARMAND – Tu sais le problème ici, c'est que l'on a des projets et juste au dernier moment les voilà qui tombent à l'eau.

HENRY – Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

ARMAND – S’il n’y avait pas eu le départ de Monsieur Philippe, nous n’en serions pas là. (*On sonne.*) Merde ! Bon, écoute pingouin, tu reprends ton boulot peinard, moi je reste là, je t’ai en joue. N’oublie pas, au premier mot, au premier geste... Pan !

HENRY – Oui monsieur, au pre... pre... premier...

ARMAND – C’est ça, c’est ça, allez, dépêche-toi.

Henry va à l’entrée et revient avec Jacqueline et son mari qui porte une grosse boîte.

JACQUELINE – J’espère que nous ne sommes pas en retard.

HENRY *bégayant* – Non Ma... ma... madame, vous... vous êtes les pre... premiers !

JACQUELINE – Et bien Henry ! Que vous arrive-t-il ?

HENRY – Ce... ce n’est rien, c’est l’émotion. J’ai... j’ai épluché des oignons.

ERNEST – Coucou, bonjour tout le monde !

JACQUELINE – Tiens Armand ! Mais que faites-vous là ?

ARMAND – J’avais deux mots à dire à Madame Chapuis.

JACQUELINE – Je serais vous, je partirais tout de suite après ce qui vient de se passer.

ERNEST – Alors, ce cher Philippe n’est toujours pas là, je suis prêt à le coffrer.

ARMAND – Vous parlez de Monsieur Chapuis ?

JACQUELINE – Bien sûr ! Madame a quelques comptes à régler avec lui, c’est pour ça que mon inspecteur de mari est là.

ARMAND – Vous êtes inspecteur de police ?

ERNEST – Tout à fait ! Toujours prêt à défendre la veuve et l’opprimé.

ARMAND – Ça alors ! Je ne m’attendais pas à ce qu’il revienne.

HENRY *Prudemment* – Il serait peut-être souhaitable que vous disparaissiez maintenant... Sans vouloir vous commander.

ARMAND – Non, non je vais attendre.

Adrien entre à son tour avec une bouteille qu’il pose sur la commode.

ADRIEN – Messieurs Dames, bonjour.

JACQUELINE – Bonjour mon père, ce que vous êtes ravissant !

ADRIEN – N'est-ce pas ! Et regardez donc ces sandales. (*Des sandales classiques avec une énorme fleur sur le dessus.*) C'est un cadeau de mes paroissiens, ce qu'ils sont merveilleux !

ERNEST – Dites donc vos paroissiens, ils ne seraient pas du genre « peace and love ».

JACQUELINE – Mais arrête donc de l'embêter avec tes manies de flic.

ERNEST – La dernière fois que l'on a chopé de tels individus, ils avaient suffisamment de hachisch pour endormir tout un régiment.

JACQUELINE – Mais voyons, c'est Adrien le frère d'Elise. Je t'en ai parlé hier. C'est lui qui a eu son argent détourné.

ERNEST – Ah oui, je vois. Et bien les missionnaires ne sont plus ce qu'ils étaient.

HENRY – Vous prendrez bien un petit apéritif en attendant Madame.

JACQUELINE – Oui, mais au fait, où est-elle ?

HENRY – Elle revient tout de suite, elle range sa voiture au garage.

ARMAND – Le fait de savoir que Monsieur Philippe revient, que tout le monde soit là, ça m'arrange un peu.

HENRY – Ca vous arrange, ça vous arrange, ça fait peut-être beaucoup de monde à... contrôler !

JACQUELINE – Comment ça contrôler ?

ARMAND – C'est à dire que depuis mon départ, je me suis reconverti.... Je suis devenu... contrôleur... contrôleur à la SNCF.

ADRIEN – Nous ne sommes pas dans un train je crois.

ARMAND – Non, non. Simple déformation professionnelle.

JACQUELINE – On peut dire que c'est une reconversion rapide !

ERNEST – Oui, pour contrôler dans les rapides... rapides... non ? Vous ne voyez pas ? Je n'ai rien dit.

La porte d'entrée s'ouvre, Elise rentre.

ELISE – Bonjour tout le monde.

JACQUELINE – Bonjour ma petite Elise.

ERNEST – Bonjour Elise.

ELISE à *Armand* – Tiens ! Mais qu'est-ce que vous faites là ?

ARMAND – C’est-à-dire que j’étais venu chercher quelque chose et...

ELISE – Ecoutez, ça ne va pas recommencer. Je vous ai déjà chassé de chez moi hier, et vous avez reçu tout ce qui vous était dû, pour solde de tout compte.

ARMAND – Ecoutez, ne vous énervez pas...

ELISE – Dehors ! *Elle ouvre la porte.*

ARMAND – Non Madame ! *Il met sa main dans sa poche, Henry se précipite.*

HENRY – Monsieur Armand, soyez raisonnable. Il y a beaucoup de monde ici. C’est un repas de famille.

ARMAND – Et bien ça va être un repas aux pruneaux...

ELISE – Ernest ! Faites quelque chose !

Ernest sort de sa poche un splendide et énorme pistolet. Il le pointe vers Armand.

ERNEST – Monsieur Armand, dehors. (*Armand hésite.*) Dernière sommation.

ARMAND – On se retrouvera ! *Il sort.*

ELISE – Oui c’est ça, à la saint glinglin. *Elle claque la porte.*

ADRIEN – Que d’émotions !

HENRY – Vous ne croyez pas si bien dire.

ELISE – Merci Ernest !

JACQUELINE – Mais t’es pas un peu fou de faire sortir quelqu’un avec un énorme pistolet !

ERNEST – Tu rigoles ! C’est mon nouveau pistolet, un 357 magnum. On l’a eu ce matin. Il est beau, n’est-ce pas ? De toute façon on n’a pas encore reçu les balles alors !

JACQUELINE – N’empêche ! Tu m’as fait une de ces frousses !

ADRIEN – C’est vrai que je n’aime pas ce genre d’arme !

HENRY – Moi non plus.

ERNEST – Oh, vous ne savez pas ce qui est beau. Et ce qui est beau est efficace. Ça vous fait un tout petit trou devant, et un énorme trou derrière. Quelle efficacité !

JACQUELINE – Mais pourquoi es-tu venu avec ton arme de service si tu n’as pas les balles ?

ERNEST – Pour impressionner.

JACQUELINE – Pour impressionner ? Mais qui ?

ERNEST – Ce cher Philippe voyons.

ADRIEN – Vous ne trouvez pas que c'est un moyen un peu fort pour impressionner ?

ERNEST – Pensez donc ! Tous les moyens sont bons pour extorquer des aveux.

ADRIEN – J'ai entendu dire que vous tabassiez les gens avec des annuaires téléphoniques !

ERNEST – Dans le temps c'était vrai, on utilisait ce genre d'article. Ça ne laissait pas de traces. Mais le problème c'est qu'il n'y a plus d'annuaires papier.

JACQUELINE – T'as essayé le Minitel ?

ERNEST – T'en loupe pas une toi ! Non, sincèrement je pense que Philippe crachera le morceau avec ce revolver sur la tempe.

ELISE *en pleurs* – Philippe, non non, je suis sûre que l'on peut tout savoir uniquement par la discussion.

JACQUELINE – Oui Elise, tu as raison. D'ailleurs il y a tout le repas pour ça.

ERNEST – De toute façon, j'ai d'autres moyens coercitifs.

Henry rentre avec des toasts.

ADRIEN – Hum ! Ce que ça sent bon !

ELISE – Moi je n'ai plus faim !

JACQUELINE – Mais tu es sûre qu'il va venir ?

ELISE – Je l'espère. Il m'avait promis, d'ailleurs il insistait tellement pour venir... (*on sonne.*)

ERNEST – Tiens, quand on parle du loup !

Henry fait entrer Philippe portant un énorme bouquet de fleurs.

PHILIPPE – Bonjour tout le monde. Tiens Elise, je t'ai apporté des fleurs.

Elise les donne à Henry.

ELISE – Avec les autres.

PHILIPPE – Oh ! Mais je vois que tu as un nouvel homme de maison !

HENRY – Je me présente, je m'appelle Henry.

ELISE – Attention Henry ! Mon ex mari s’est tiré avec quelqu’un... avec Armand.

Henry sursaute en arrière.

HENRY – Je vous demande pardon ?

ELISE – Oui, vous avez bien entendu. (*Adrien se signe.*) Philippe, tu reconnais Adrien j’espère.

PHILIPPE *étonné* – Bonjour Adrien, vous... vous n’êtes pas au Malawi ?

ADRIEN – Bonjour mon beau-frère. Si, j’y suis toujours affecté. Mais j’en suis revenu... pour affaires.

PHILIPPE – Pour affaires ?

ELISE – Philippe, permets-moi de te présenter Ernest. C’est le mari de Jacqueline... il est inspecteur de police.

PHILIPPE – Bonjour Monsieur. Inspecteur de police ?

ERNEST – Bonsoir mon gars. Venons-en aux faits...

JACQUELINE – Ernest, Ernest tu t’emportes, du calme !

ELISE – Oui, il est toujours comme ça avant de tabasser les gens. Je vous propose de prendre un petit apéritif.

PHILIPPE – Ecoutez, je pense qu’il vaudrait mieux que je m’en aille...

ELISE – Taratata ! Tu restes avec nous. Nous avons toute la soirée pour discuter. Prenons l’apéritif.

ADRIEN – Très bonne idée ! D’ailleurs pour fêter cette belle journée je vous propose un petit apéritif local. (*Il prend la bouteille qu’il a posé sur la commode.*) Voudriez-vous bien goûter ce koubakouba ?

JACQUELINE – C’est quoi du koubakouba ?

ADRIEN – Oh, ce n’est pas grand chose. C’est une petite liqueur du Malawi faite à base de fèves de cacao.

ELISE – Je me méfie de ce genre d’apéritif exotique !

ERNEST – Ca me fait penser à un film que j’ai vu à la télé. Des parisiens qui buvaient un tord-boyaux local chez un paysan. Ils n’avaient pas l’air d’apprécier !

ADRIEN – Pensez-vous, ça fait 20, 25° maximum. *Il sert.*

PHILIPPE – Ça a une drôle d’odeur !

ERNEST – En tout cas, ça ne sent pas le chocolat.

ADRIEN – Mesdames, Messieurs, je lève mon verre à l’amitié... à l’amitié et la joie des retrouvailles... des retrouvailles familiales.

Un fond musical très léger, style « chants grégoriens » Que cet instant solennel soit un moment de paix... de paix et d’amour. Puisse les hommes se réconcilier... se réconcilier avec les démons éternels que sont la haine, la vénalité, la jalousie. Ce trait d’union représenté par cette boisson fabriquée avec amour par des hommes humbles, pauvres, mais y mettant tout leur cœur et qui s’offrent à nous, gens du nord, qui avons perdu toutes les valeurs fondamentales qui ont fait les fondements de notre société. Que ce geste symbolique, que ce rituel universel qui représente toute la symbolique du partage entre les hommes, ne soit pas dénaturé par rapport à la philosophie du geste de l’échange, dans un moment de repos, et de satisfaction du devoir accompli. En d’autres termes, c’est avec des détails comme celui ci que l’on pourra prendre toute la mesure de la valeur de rituel car n’oublions pas que la négligence du détail détruit l’intelligence de la conception. C’est le principe de base que j’essaye d’inculquer aux employés de la fabrique. En vérité je vous le dis...

ELISE – Adrien !

ADRIEN – Elise !

ELISE – Abrège !

ADRIEN – Santé !

JACQUELINE – C’est pas mauvais !

ERNEST – C’est un peu fade !

ELISE – On dirait qu’il y a comme un arrière goût de noisette !

ADRIEN – Oui, c’est la première chose que je me suis dit lorsque j’en ai bu pour la première fois.

ERNEST – Ce qui est bizarre, c’est qu’en général les tord-boyaux locaux sont de véritables explosifs !

ELISE – Je dois dire que là, c’est très doux !

ADRIEN – C’est normal. Ils ne peuvent pas le faire plus fort... A cause des effets secondaires.

PHILIPPE – Des effets secondaires ?

ADRIEN – Oui là, ils l’ont coupé avec de l’eau. Dans une proportion d’à peu près 10 % de liqueur, 90 % d’eau. Chez eux, ils le boivent pur. Lors de mon arrivée au Malawi, j’ai eu le malheur d’en boire comme ça, pur. Ce n’est pas que je boive de l’alcool, mais c’était pour faire plaisir au chef.

ELISE – Et alors ?

ADRIEN – Je suis resté alité quinze jours. J'étais vidé, complètement vidé. Ça sortait de partout !

JACQUELINE – Je crois que je ne me sens pas bien !

PHILIPPE – Ça me tourne dans l'estomac !

ELISE – Adrien, j'ai mal au ventre !

ERNEST – Il faut que j'aïlle...

TOUS – Aux chiottes !!!

ADRIEN *Blasé montrant du doigt la porte – C'est par-là. (Ils foncent tous vers les W-C, Henry rentre avec les glaçons. Jeu de scène au ralenti avec plusieurs « arrêts » sur image, voire mise en scène avec commentaire sportif...)*

HENRY – Et bien que se passe-t-il ?

ADRIEN – Ils sont tous aux WC.

HENRY *il pose les glaçons sur la table basse* – Ils sont malades ?

ADRIEN – Je crois qu'ils n'ont pas pu digérer mon apéritif. Il doit être encore un peu fort.

HENRY – C'est bien ma veine ! Moi qui leur avais concocté un bien bon repas !

ADRIEN – Ne vous inquiétez pas Henry, ça ce n'est que le premier effet indésirable.

HENRY – Indésirable ?

ADRIEN – Oui, d'ici cinq minutes ils vont revenir... Vides, mais en forme. Ils vont avoir faim, terriblement faim ! Voulez-vous goûter de mon subtil breuvage ?

HENRY – Non merci, je ne bois jamais d'alcool.

On sonne, Henry recule la peur au ventre.

ADRIEN – Tiens, on sonne à cette heure ? Il me semble que ma sœur n'attend plus personne... Et bien Henry, allez ouvrir.

HENRY – Non.

ADRIEN – Non ?

HENRY – Non.

ADRIEN – Comment non ?

HENRY – Non, niet, nada, nicht...

ADRIEN – Ah oui ?

HENRY – Ah non !!!

ADRIEN – Mais pourquoi non ?

HENRY – C'est que depuis quelques temps, il se passe des choses bizarres, et j'ai...

ADRIEN – Mais vous avez peur ?

HENRY – Oui, oui j'ai peur.

ADRIEN – Mais peur de quoi ?

HENRY – Peur de... mon gratin. Oui mon gratin dans le four, il va brûler ! S'il-vous-plaît Monsieur Adrien, auriez-vous l'amabilité d'ouvrir la porte ? Je vous en supplie.

ADRIEN – Oui, si vous le voulez. *(Il va d'un air étonné vers l'entrée, Henry fonce à la cuisine.)* Le gratin, le gratin ! *(Adrien revient avec les deux religieuses.)* Sœur Madeleine, Sœur Geneviève, quel ravissement de vous revoir.

MADELEINE – Bonsoir Mon Père, quelle superbe tenue !

GENEVIEVE – Elle vous va à ravir.

ADRIEN – N'est-ce pas ? Ce sont mes paroissiens qui me l'ont offerte !

GENEVIEVE – C'est tellement plus beau de mettre de la couleur dans la vie !

MADELEINE – Eh bien sœur Geneviève, en voilà une idée. N'oubliez pas que vous avez choisi la sobriété pour votre vie.

GENEVIEVE – Oui ma sœur, sobriété et méditation.

ADRIEN – Mais qu'est-ce qui me vaut une telle visite à une heure pareille ?

MADELEINE *Triomphante* – Ça y est, notre premier contrat !

GENEVIEVE – Disons plutôt notre premier contact.

ADRIEN – Non ! Ne me dites pas que vous avez déjà un client !

MADELEINE – Si, et quel client ! Il s'agit de Confomerlin !

GENEVIEVE – Oui vous savez, la chaîne de magasins.

ADRIEN – La chaîne de magasins ? Je ne connais pas ! Vous savez, du temps de la dictature de Banda, c'était plutôt des magasins de chaînes qui marchaient forts !

MADELEINE – Confomerlin vend des meubles en kit. Et nous avons vu le directeur.

GENEVIEVE – Le directeur de tous les magasins !

MADELEINE – Oui, celui-ci est intéressé par notre gamme de tiroirs. (*prend le tiroir sur le piano*) Il a dit qu'ils ont fière allure et qu'il les mettrait bien dans ses allées marchandes.

ADRIEN – Il vend des tiroirs dans des allées marchandes ?

MADELEINE – Pas exactement, les clients gagneraient plutôt des tiroirs.

GENEVIEVE – Oui, avec des points.

ADRIEN – Des points ?

MADELEINE – Oui des points. Les clients font des achats et ils gagnent des points.

GENEVIEVE – Et avec ces points, ils pourront gagner des tiroirs.

MADELEINE – Avec ces tiroirs ils auraient envie d'acheter les meubles qui vont avec.

GENEVIEVE – Les meubles Confomerlin.

ADRIEN – Ah oui, je vois !

MADELEINE – Et ceci dans tous les Confomerlin de France.

ADRIEN – Il en demande une grande quantité ?

MADELEINE – Pour l'instant, non. Il aimerait bien voir nos produits.

ADRIEN – Il y a un mois, j'expédiais en France un container entier. J'ai contacté le port du Havre, ils doivent faxer à la congrégation l'ordre de retrait du container. Pour l'instant, il n'est pas arrivé.

MADELEINE – Le plus tôt sera le mieux.

ADRIEN – Mes sœurs, je suis très fier de vous ! Et si nous trinquions pour fêter notre premier contrat ?

GENEVIEVE – Oh oui !

MADELEINE – Et bien voyons ma sœur, ne vous ai-je pas parlé de sobriété tout à l'heure ?

ADRIEN – Allons, ma sœur, c'est un petit spiritueux élaboré pas mes paroissiens.

MADELEINE – Dans ce cas ! *Adrien sert trois verres.*

ADRIEN – Mes sœurs, puisse Dieu nous apporter aide et réconfort.

MADELEINE – Et des contrats ! (*Ils boivent cul sec.*) Ce n'est pas mauvais, il y a comme un arrière goût de chartreuse on dirait.

GENEVIEVE – Ca ressemble un peu à notre vin de messe.

ADRIEN – N'est-ce pas ? Mais tout le monde n'a pas l'air d'apprécier !

MADELEINE – Comme c'est bizarre !

ADRIEN – De nos jours les gens mangent de plus en plus de produits aseptisés. Ils se gavent de médicaments dès qu'ils ont un peu mal...

MADELEINE – Se précipitent dans des endroits surchauffés ...

GENEVIEVE – Utilisent la climatisation de manière immodérée ...

ADRIEN – Si bien que ça vous fait des gens qui ont peu de défenses immunitaires. Dès qu'ils mangent un produit naturel, ils tombent malades.

MADELEINE – C'est ahurissant !

GENEVIEVE – D'autant plus que c'est une boisson très douce.

MADELEINE – Il y aurait peut-être un marché avec ce spiritueux.

ADRIEN – Peut-être, mais il va falloir revoir les dosages. La prochaine fois que vous viendrez, je vous ferai goûter de mon autre bouteille. C'est de la vraie, de la pure. Malheureusement, elle a un peu coulé dans ma valise. J'ai pleins de vêtements percés maintenant.

Elise rentre.

ELISE – Je n'en peux plus, je suis comme...

ADRIEN – Vidée ?

ELISE – Oui, c'est le mot juste, vidée. Tiens ! Bonsoir mes sœurs !

MADELEINE et GENEVIEVE – Bonsoir.

Jacqueline entre.

JACQUELINE – Ben dites donc, vous l'avez récupéré où votre apéro ? J'ai perdu cinq kilos !

Philippe rentre.

PHILIPPE – C'est formidable ! J'étais constipé depuis quinze jours, et là... tout est parti, les dragées fuca n'ont qu'à bien se tenir.

Ernest rentre.

ERNEST – Ben mon coco, vous m’avez bien eu ! Je croyais avoir tout vu, mais là, ça dépasse tout ! Un conseil mon cher, si vous voulez faire fortune, vendez donc votre liqueur comme produit pour déboucher les chiottes ! Ben nom de dieu !

MADELEINE et GENEVIEVE – Monsieur !

ERNEST – Oh ! Pardon mes sœurs.

ADRIEN – Mes chers amis, j’ai une grande nouvelle à vous annoncer. Nous avons notre premier client.

ELISE – C’est pas vrai ?!

MADELEINE – Il s’agit de la chaîne des magasins Confomerlin.

GENEVIEVE – De toute la France.

MADELEINE – Avec Confomerlin c’est plus malin.

GENEVIEVE – Confomerlin c’est pas du baratin.

ELISE – Comme c’est merveilleux, tu vois Adrien, tu vas l’avoir ton hôpital !

ADRIEN – Je propose que l’on porte un toast à cette merveilleuse nouvelle.

ERNEST – Moi je veux bien mais avec du jaune, bien de chez nous ! *Il prend une boisson anisée.*

JACQUELINE – Tout compte fait, je prendrai bien un peu de vin de noix, je te sers Elise ?

ELISE – Oui je veux bien.

PHILIPPE – Moi aussi, j’en prendrai bien un petit.

ELISE *se tourne vers Philippe* – Toi, RIEN ! Je veux que tu restes la tête sur les épaules.

PHILIPPE – Mais, ce n’est pas un apéro ou deux qui vont me mettre dans tous mes états !

ELISE – Les apéros non, moi SI !

MADELEINE – Père Vauban, il se fait tard, nous allons rentrer à la congrégation.

ELISE – Mes sœurs, voulez vous rester partager le repas avec nous ? Cela nous ferait très plaisir.

GENEVIEVE – Merci beaucoup mais nous avons déjà mangé. Nous nous sommes précipitées après le repas pour annoncer cette bonne nouvelle.

ADRIEN – Je vous raccompagne. *Il sort de la pièce avec les religieuses.*

ERNEST – Que d'émotions, je casserai bien une petite graine.

JACQUELINE – Ils n'ont pas l'air mauvais ces petits fours !

TOUS – J'AI FAIM. *Tous se ruent sur les gâteaux et les petits fours. (jeu de scène ralenti...)*

ELISE *la bouche pleine* – Hum ! C'est bon. Henry apportez-en d'autres. *Adrien rentre, consterné.*

ADRIEN – Mon dieu ! J'avais oublié l'autre effet secondaire !

RIDEAU

ACTE 3

Pendant le repas, les convives ont terminé le fromage.

HENRY – Puis je débarrasser Madame, et passer au dessert ?

ELISE – Bien sûr Henry, faites donc. La composition fromagère était succulente !

HENRY *montrant le plateau vide* – J'en ai bien l'impression.

ADRIEN – D'ailleurs tout était succulent !

ERNEST – Permettez-moi de vous dire, Henry, que votre gratin était une réussite !

HENRY – Si j'avais su que mon gratin aurait autant de succès, j'en aurais fait plus ! Je ne pensais pas non plus que toutes les pâtes à la carbonara que j'avais préparé de toute urgence auraient été mangées aussi vite. Pensez donc, 5 kg de nouilles et presque autant de petits lardons et de crème fraîche !

PHILIPPE – C'était délicieux Henry, bien que j'eusse préféré la terrine gourmande du Périgord !

JACQUELINE – Y'avait pas assez de pain !

HENRY – Quinze baguettes quand même !

ELISE – Heureusement que vous avez trouvé un petit boulanger ouvert à cette heure-ci !

HENRY – Il fallait bien ça pour goûter la composition fromagère, il y avait quand même dix-huit variétés de fromage !

JACQUELINE – Mon cher Henry, qu'est-ce-que vous nous avez préparé comme dessert ?

HENRY – Je vous ai préparé un saint Honoré mode Ile de France. *Il sort.*

ERNEST – Ainsi donc Monsieur l'abbé vous avez aussi la passion du cinéma.

ADRIEN – Oui, le cinéma et le bois. D'ailleurs, si je n'avais pas eu la foi, je crois que je me serais tourné vers la profession de décorateur de cinéma ou de théâtre. Concevoir des décors en bois, évidemment.

JACQUELINE – Et là-bas en Afrique, il y a des cinémas ?

ADRIEN – Où je suis, malheureusement non. On a bien un projecteur 16 mm à la mission, mais il est dans un tel état ! De toute façon toutes les bobines de film sont moisies.

ELISE – Ça a dû te manquer !

ADRIEN – Oui. La première chose que j’ai faite à Paris, lorsque j’ai eu mon premier moment de libre, c’est de me précipiter dans le premier cinéma rencontré. J’ai vu un film américain : « Un homme à part » avec Vin Diesel.

JACQUELINE – Avec quoi ?

ADRIEN – Avec Vin Diesel, c’est le nom de l’acteur principal.

ERNEST – Ah ces amerlocs ! Ils sont vraiment bizarres. Vin Diesel ! On dirait le nom d’un garagiste de Bordeaux !

PHILIPPE – Je me souviens que dans ma jeunesse j’avais vu un film américain qui s’appelait : « La traversée fantastique ». Avec John Woodcock comme acteur principal. C’était un français d’origine auvergnate. Il a été obligé d’angliciser son nom pour faire une carrière en Amérique.

JACQUELINE – Comment s’appelait-il en France ?

PHILIPPE – Jean Bois et Charbon.

ERNEST – Ils sont fous ces américains !

ELISE – Il n’empêche ! L’usage de la langue anglaise est de plus en plus envahissante chez nous. Pour les jeunes qui se présentent sur le marché du travail maintenant, on leur demande de parler couramment l’anglais.

JACQUELINE – C’est vrai ça ! (*elle se tourne vers Ernest.*) Tu sais la fille de nos voisins les Jacquard…

ERNEST – Oui…

JACQUELINE – Et bien maintenant elle a été admise dans un lycée international, en plein cœur de Paris. Tous les cours sont en anglais !

ERNEST – Eh bien ! Ca doit pas être pratique pour les cours de français !

Le téléphone sonne, Henry revient décrocher.

HENRY – Allô, ici la résidence de Madame Chapuis…

ELISE – Bientôt Vauban.

HENRY – Une communication pour Monsieur Adrien. *Il donne le téléphone et il sort.*

ADRIEN – Pour moi ? Mais qui peut m’appeler à cette heure-ci ?… Allô ! Ici le père Vauban… Oui…

Oui... Non ! C'est pas vrai ?... Vous êtes sûr ?... Ce n'est pas possible !... Incroyable !... Je n'y crois pas !...

Oui... Oui à demain matin... C'est cela... Demain matin sans faute... A la première heure... A demain mon père. *Il raccroche.*

ELISE – Et bien qui a-t-il ?

ADRIEN – C'est une catastrophe !

ELISE – Quelle catastrophe ?

ADRIEN – C'est une catastrophe !

ERNEST – Eh bien, bon Dieu, parlez mon père !

JACQUELINE – Calmos calmos, t'es pas au boulot ici.

ADRIEN – C'est la congrégation qui vient de m'appeler. Le port du Havre vient de les contacter.

PHILIPPE – Le port du Havre ?

ADRIEN – Oui, le port du Havre. Mon container est arrivé ce matin. Les douaniers ont entrepris une fouille systématique de tous les containers qui provenaient du bateau dans lequel était le mien.

ELISE – Et alors ?

ADRIEN – Et alors ils n'ont rien trouvé !

ELISE – Ton container était vide ?

ADRIEN – Non non ! Je l'avais bien rempli de tiroirs, pas de problèmes, mais ils ont trouvé ... dix tonnes de sciure !

ERNEST – De la sciure ?

ADRIEN – Oui de la sciure. Pendant le voyage, mes tiroirs se sont transformés en sciure. Les douaniers ont découvert le pot aux roses en inspectant le container voisin. Il contenait une immense termitière, commandée pour un muséum d'histoire naturelle ! Pendant le voyage, ces petites bêtes se sont baladées sur le bateau. Et lorsqu'elles sont tombées sur mon container, alors là !

ERNEST – Bon appétit !

ADRIEN – Oui, elles ont tout mangé !

ELISE – Adieu Confomerlin !

ADRIEN – Adieu l’hôpital !

PHILIPPE – Allons Adrien, ce ne sont que quelques tiroirs.

ADRIEN – Quelques tiroirs ? Six mois de production quand même !

ELISE – Toi Philippe, adopte un profil bas ! Parce que, à propos d’hôpital, j’ai deux mots à te dire.

PHILIPPE – Je ne comprends pas.

ERNEST – Tu vas vite comprendre mon gaillard !

Henry rentre avec un énorme gâteau avec plein de crème chantilly.

JACQUELINE – Oh ! Mais qu’est-ce qu’il y a sur le gâteau ?

HENRY – C’est une crème fouettée très légère avec une petite brume de chocolat sur le dessus.

JACQUELINE – On dirait plutôt un gâteau norvégien !

HENRY – Non non c’est bien un saint honoré d’île de France. J’ai d’abord fait macérer la pâte dans un mélange de rhum et de calva.

ADRIEN – Oh ! Je ne sais pas si je vais supporter autant d’alcool dans du gâteau !

HENRY – Pensez donc, une fois passé au four, on ne sent plus l’alcool.

ELISE – Laissez Henry, je vais servir le dessert.

HENRY – Bien Madame.

ELISE *coupe des parts et sert les invités* – Tenez Ernest, ça doit être le genre de gâteau que l’on mange à la PJ.

ERNEST – Merci, disons que si l’on a du gâteau alcoolisé, on laisse le gâteau. Oui oui, c’est souvent lourd.

ELISE – Tiens Jacqueline, je te mets un petit morceau. Je sais que tu tiens à ta ligne.

JACQUELINE – Oh merci, mais tu peux en remettre. J’aime l’île de France.

ELISE – Adrien, veux-tu une petite part ?

ADRIEN – Non je ne veux rien, je n’ai plus d’appétit. Il va falloir que je prévienne Sœur Madeleine et Sœur Geneviève demain matin. Ce qu’elles vont être malheureuses !

ELISE – Tiens, prend ça ! (*Elle sert violemment Philippe.*) Profites en avant de passer aux aveux.

PHILIPPE – Aux aveux ?

ELISE – Oui aux aveux. Tu as voulu me voir pour tout me dire, pour tout m’expliquer, eh bien je t’écoute.

PHILIPPE – C’est que c’est délicat ! Je ne m’attendais pas à ce qu’il y ait autant de monde !

ELISE – Tu ne t’attendais pas à voir ton beau-frère, n’est-ce pas ?

PHILIPPE – Ça, j’avoue que je ne m’y attendais pas !

ERNEST – Et bien mon coco, il va falloir tout déballer.

PHILIPPE – Ecoute Elise, je reviendrai demain et je t’expliquerai tout, en tête-à-tête.

ELISE – Pas question, tu m’as laissée choir comme ça ! Je veux des explications !

PHILIPPE – Ce n’est pas ce que tu crois ! Les apparences sont contre moi !

ELISE – Tu as détourné de l’argent qui aurait dû revenir à mon frère !

ADRIEN *en pleurs* – Mon hôpital !

PHILIPPE – Mais pas du tout, qu’est-ce qui te fait croire cela ?

ERNEST – Attention mon garçon, vous avez en face de vous un professionnel des aveux, qui fait parler même les comateux. Je vous conseille de tout dire, et tout de suite !

PHILIPPE – Oh la ! Vous le super flic, taisez-vous. On vous connaît vous, les professionnels du Bottin !

ERNEST – Alors là je rigole. Mais vous êtes en retard d’une guerre mon coco. Les annuaires, c’est du passé. Nous avons de nouveaux moyens coercitifs.

PHILIPPE – Ah bon ! Et c’est quoi, une gégenne électronique ?

Ernest met sa main vers son revolver.

JACQUELINE – Non Nénesse, pas ça !

ERNEST – Tu as raison Jacqueline, ma botte secrète !

Jacqueline donne à son mari une grosse boîte.

ERNEST – Mesdames Messieurs, vous avez devant vous le nec plus ultra des appareils à fabriquer des aveux. J’ai nommé... le DEM, le détecteur électronique de mensonges. (*Il sort de la boîte un casque avec des fils partout et des lumières.*) Regardez cette merveille, un pur produit de la technologie du futur ! C’est la NASA qui l’a conçu pour la CIA. Nous l’avons depuis une semaine à la brigade. Il est en investigation. Lorsque les tests seront terminés sur nos cobayes, si c’est concluant, la police pense en acheter une centaine.

ELISE – Et qui sont vos cobayes ?

ERNEST – Pour l’instant ce sont des policiers volontaires.

PHILIPPE – Oui, avec une machine en rodage, il vaut mieux des petits cerveaux pour ne pas user la machine !

ERNEST – Rigolez rigolez, c’est vous le prochain cobaye !

PHILIPPE – Non mais vous rigolez, vous ne pensez tout de même pas que je vais mettre ce casque !

ERNEST – Si si, dans moins de deux minutes nous aurons toute la vérité.

PHILIPPE – Je n’ai pas envie de finir électrocuté au dessert !

ADRIEN – C’est peut-être dangereux cet engin, il est tout de même branché sur le secteur !

ERNEST – Mais non mais non, on l’a déjà essayé. Tenez, pour vous prouver que cet engin n’est pas dangereux, qu’il ne fait pas mal, je vais l’essayer sur moi.

JACQUELINE – Oh mon lapin, j’ai peur !

ERNEST – Ne t’inquiète pas Jacqueline, c’est de la qualité professionnelle. Voilà, je le branche, je l’allume, et je le teste. (*Il appuie sur un bouton, un klaxon retentit.*) Vous voyez, quand un mensonge sera détecté, il sonnera comme ça. (*Il le met sur sa tête.*) Voilà, pose-moi une question, et je vais te répondre en mentant.

JACQUELINE – Que je te pose une question ? N’importe quoi ?

ERNEST – Oui, n’importe quoi !

JACQUELINE – Hé bien, heu...quelle est l’espérance de vie des baleines ?

ERNEST – Mais bon sang de bonsoir, tu ne peux pas me poser une question dont je connais la réponse ?!

JACQUELINE – Mais qu’est-ce que ça peut faire puisque tu vas mentir.

ERNEST – Mais elle m’énerve, elle m’énerve !

ELISE – Ernest, quel âge avez-vous ?

ERNEST – Tiens tu vois, c’est pas compliqué !

JACQUELINE – Mais je le connais ton âge !

ERNEST – Justement, en mentant tu aurais vu l’efficacité de la machine. Allez Elise, reposez-moi la question.

ELISE – Ernest, quel âge avez-vous ?

ERNEST – Soixante ans. (*Il ne se passe rien.*) C'est bizarre, j'ai menti, ça aurait dû sonner !

PHILIPPE *goguenard* – Rassurez-vous, vous les faites les soixante ans.

ERNEST – Elise, posez-moi une autre question.

ELISE – De quel genre êtes-vous ?

ERNEST – Le genre c'est si on est un garçon ou une fille ?

PHILIPPE – Bravo ! Quelle culture !

ERNEST – Je suis du genre féminin. (*Rien.*) Sacrebleu, mais elle ne marche pas cette machine ! (*Il enlève le casque et tripatouille tous les boutons.*) C'est bizarre ! On l'a essayé cet après midi sur des trafiquants anglais, et ça a marché !

PHILIPPE *goguenard* – Peut-être que cette machine a détecté en vous votre part de féminité !

ERNEST – Ça y est, j'ai trouvé ! C'est le sélecteur de langue, voyez vous-même ! English german spanish french, je mets le sélecteur sur french. Voilà.

ELISE – De quelle couleur est votre voiture ?

ERNEST – Rouge (*Tut !*) Ça marche ! Ma voiture est verte !

JACQUELINE – C'est formidable, ainsi cette machine peut lire dans ta mémoire ?

ERNEST – Absolument, tu peux me poser n'importe quelle question.

JACQUELINE – Après le boulot, tu rentres tout de suite à la maison ?

ERNEST – Bien sûr (*Tut !*). Ecoute, je ne suis pas venu là pour me faire interroger !

JACQUELINE – J'en étais sûre ! Souviens-toi, il y a trois semaines, c'était mon anniversaire, tu m'avais promis que tu rentrerais tout de suite du boulot et nous aurions dû aller au restaurant ensemble !

ERNEST – J'ai eu un empêchement (*Tut !*) C'était pour le boulot (*Tut!*) J'ai cherché des fleurs (*Tut tut tut !*). Oh et puis ça va, vous voyez bien quelle n'est pas dangereuse cette machine (*Tut ! Il l'enlève.*) Allez ça suffit, mettez moi ça. *Ernest approche le casque vers Philippe.*

PHILIPPE – Certainement pas !

ELISE – Si, tu vas le mettre tout de suite !

PHILIPPE – Non !

ELISE – Ecoute-moi bien Philippe, j’ai des preuves. Si tu ne mets pas ce casque sur la tête, je te jure que tu repars d’ici avec les menottes aux poignets, et tu ne me reverras plus jamais !

PHILIPPE – Bon, puisque tu insistes, mais tu vas être déçue. *Philippe met le casque.*

ERNEST – Allez-y Elise, posez-lui toutes les questions que vous voulez.

ELISE – On va commencer par le début, quelle est ta date de naissance ?

PHILIPPE – 20 septembre 1960.

ELISE – Quelle est la mienne ?

PHILIPPE – Euh ... 22 mai (*Tut !*).

ELISE – Ah ! Je te reconnais bien, tu n’as jamais été foutu de me souhaiter mon anniversaire le bon jour !

PHILIPPE – Le stress du travail (*Tut !*).

JACQUELINE – Est-ce que c’est vrai que vous vous êtes rencontrés en haut de la tour Eiffel ?

PHILIPPE – Oui pendant les vacances de Pâque (*Tut !*), de la Toussaint (*Tut !*). J’en ai marre de cette machine qui n’arrête pas de sonner tout le temps !

ERNEST – Tiens, c’est bizarre, dès que vous dites la vérité, elle ne sonne plus.

ELISE – Philippe, tu t’occupais de l’usine après le décès de maman ?

PHILIPPE – Oui.

ELISE – Tu t’occupais de la comptabilité ?

PHILIPPE – Disons que... je supervisais les virements... il y avait les comptables.

ELISE – Tu t’occupais des rentrées et des sorties d’argent ?

PHILIPPE – Absolument... d’ailleurs le chiffre d’affaire de l’usine n’a jamais cessé d’augmenter.

ELISE – S’il y avait les comptables, pourquoi supervisais-tu les virements ?

PHILIPPE – Il fallait bien signer les ordres.

ELISE – Peux-tu me situer le montant de ces virements ?

PHILIPPE – Précisément... non.

ELISE – Philippe, je n’irai pas par quatre chemins. As-tu détourné de l’argent ?

PHILIPPE – Mais je pensais que tu m’aurais invité ce soir pour me demander pourquoi je suis parti de la maison !

ELISE – Ne noie pas le poisson Pilippe, et réponds précisément à mes questions !

PHILIPPE – Non (*Tut !*) je veux dire oui !

ELISE – Je t’ai toujours fait confiance Philippe, pourquoi m’as-tu trahie ?

PHILIPPE – Mais je ne t’ai pas trahie...Tiens la machine n’a même pas sonné, c’est bien la preuve que j’étais honnête (*Tut !*).

ELISE – Je vais chercher quelques papiers, je reviens. *Elle sort. Philippe enlève le casque.*

PHILIPPE – Ouf, on étouffe là-dedans ! J’ai une de ces faims. *Il mange son gâteau.*

JACQUELINE – Elle est vraiment formidable cette machine. Dis donc Ernest, tu ne pourrais pas la ramener à la maison de temps en temps ?

ERNEST – Tu n’y penses pas, ce serait du vol !

JACQUELINE – Tu ne veux surtout pas que je sache tout !

ADRIEN – Quand je pense à ce que cette machine pourrait faire ! Imaginez le monde entier équipé de cette machine. Plus de mensonges, plus de guerres, plus de pauvreté...

ERNEST – Plus de PMU !

JACQUELINE – Plus de PMU ?

ERNEST – Laisse Jacqueline, je me comprends.

PHILIPPE – En tout cas moi, je suis contre ! Avec des machines comme ça c’est le règne de Big Brother !

ADRIEN – Mais non vous n’y êtes pas. Avec ce bouton sélecteur de langue ça peut faire un excellent laboratoire de langue !

Elise rentre.

ELISE – Figure toi Philippe, que ce matin je suis allée à la banque de l’usine. Il fallait que j’y aille, car depuis ton départ, ce n’est pas évident de reprendre les rênes.

PHILIPPE – Tu peux demander aux comptables, ils sont très compétents.

ELISE – Tiens, regarde ces relevés. Tu vois, j’ai surligné au stabilo les virements de sortie de l’usine.

PHILIPPE – Oui je vois, ce sont les virements pour les fournisseurs, rien d’anormal.

ELISE – Tout à fait, mais lorsque je les pointe, il y a celui-là qui ne va pas à un fournisseur.

PHILIPPE – Bien sûr, c'est le virement que j'effectuais vers le compte de la congrégation d'Adrien.

ELISE – Tiens, tu vois se sont les relevés de la BCP qu'Adrien m'a donnés ce midi.

JACQUELINE – C'est quoi la BCP ?

ADRIEN – La banque catholique de Paris.

ELISE – Regarde, tu vois, débit du compte de l'usine : 3811,23€, crédit sur le compte d'Adrien : 2286,74€. Il y a 1524,49€ qui se sont envolés, tu n'as pas une idée par hasard ?

PHILIPPE – Heu... Non, il s'agit sûrement d'une erreur.

ELISE – Philippe, l'erreur elle dure depuis dix ans. J'ai dit à Adrien de demander à sa banque d'où venait le virement de 2286,74€.

PHILIPPE – Et alors ?

ELISE – Il vient du Luxembourg. De la banque royale du Luxembourg.

PHILIPPE – Je ne comprends pas.

ELISE – Il se trouve que j'ai une amie d'enfance qui est bien placée au Luxembourg. Lorsque je lui ai demandé de me rendre service, de me dire d'où venaient les fonds, elle n'a pas mis une demi-heure pour me téléphoner et me dire d'où ils venaient.

PHILIPPE – Et alors ?

ELISE – Comme par hasard, ils venaient de notre usine des Vosges. Philippe, c'est toi qui faisais ces transferts de fonds, et ceci depuis dix ans !

PHILIPPE – Je... C'est à dire que... Et puis zut, je vais tout vous dire.

ERNEST – Ah ! Enfin, il est temps. Vous êtes pris mon gaillard !

JACQUELINE – Attend un peu, laisse causer !

ELISE – Mon cher Philippe, nous sommes tout ouïs.

PHILIPPE – Voilà, en réalité tout a commencé une semaine avant notre mariage. Tu te souviens Elise, ce soir là j'enterrais ma vie de garçon. C'était un vendredi je crois. Nous avons passé mes copains et moi une soirée formidable. Resto, boîte de nuit, une folle épopée dans tout Paris. Et puis il a fallu se quitter. Philippe, un copain, et moi-même avons décidé de faire taxi commun, nous étions presque voisins. Le taxi me laissa sur les quais, continuant sa route avec Philippe. Moi je n'avais que la rue Watt à parcourir pour arriver chez moi, j'habitais rue du Loiret. Il devait être 4-5 heures du matin. Je marchais doucement en titubant un peu. Alors que je m'appuyais sur une des piles du pont de chemin de fer, je vis une grosse

berline arrêtée, les feux allumés. Un homme de forte corpulence semblait attendre, assis sur une des ailes avant, fumant cigarette sur cigarette. Puis vint une camionnette qui venait des quais. Elle s'arrête devant la berline, un homme en sort. Instinctivement je me cache derrière une des piles du pont. Les deux hommes semblent négocier quelque chose, ils ne sont pas d'accord. La discussion tourne à l'embrouille, et deux hommes sortent de l'arrière de la camionnette, empoignent le type et le tabassent. Celui-ci semble sortir un revolver de sa veste, malheureusement l'autre homme a été plus rapide et le tue avec son arme !

TOUS – Et alors ?

PHILIPPE – Et alors ! Si vous n'avez jamais vu un mec dessaouler à la vitesse de la lumière, il est devant vous !

ERNEST – D'accord d'accord, mais les hommes ?

PHILIPPE – Ils ont fouillé la voiture de fond en comble, ils n'ont rien trouvé, ils sont retournés dans leur fourgon et sont partis en trombe vers la gare d'Austerlitz. J'attends un petit moment, personne à gauche, personne à droite, et je me précipite vers l'homme à terre... pour essayer de lui porter secours. Et là stupéfaction !

TOUS – Et alors ?

PHILIPPE – Alors rien, il n'était pas mort, mais il baignait dans son sang. C'était le ministre de la coopération, comment s'appelait il déjà...

ERNEST – Nom de Dieu !!!

ADRIEN – Je vous en prie !

ERNEST – Oh pardon ! Vous vous souvenez de l'affaire Boussac, le ministre que l'on a retrouvé assassiné rue Watt il y a dix ans !

ELISE – N'avait-il pas été impliqué dans le scandale de la société SEDRA ?

ERNEST – Oui tout à fait, il y avait eu plusieurs millions de francs détournés du ministère. On avait soupçonné la SEDRA dont Boussac était le PDG. En tout cas on n'a jamais retrouvé de preuves et le mobile du crime n'a jamais pu être établi avec certitude. Chantage, règlement de compte... on n'a jamais su.

PHILIPPE – Moi je sais !

TOUS – Oh !

PHILIPPE – Je vous avais dit qu'il n'était pas mort. Je lui ai soulagé la tête et d'une voix à peine audible il m'a dit « la malette, la malette sous la voiture... ».

TOUS – Et alors ?

PHILIPPE – Alors il est mort ! Je me suis dit « prends la malette ! ». J'étais dans ma période James Bond, je me suis dit qu'elle devait être pleine de billets de banque. Moi le jeune étudiant en architecture sans le sou, j'ai pris la malette et...

TOUS – Et quoi ?

PHILIPPE – Rien !

TOUS – Rien ?

PHILIPPE – Rien. Elle était fermée à clé. A ce moment-là une voiture est passée rue du Chevaleret ! Et j'ai paniqué ! J'ai jeté la malette sous la voiture, et j'ai couru jusque chez moi. Une fois chez moi, je me suis senti à l'abri. J'ai appelé police secours pour leurs signaler le meurtre et j'ai soufflé, la satisfaction du devoir accompli !

ERNEST – C'est bizarre, on n'a jamais retrouvé de malette !

PHILIPPE – Normal ! Après le coup de fil j'ai réfléchi, et j'ai eu une de ces frayeurs ! La malette, c'étaient les empreintes de qui dessus ? Mon sang n'a fait qu'un tour, j'ai foncé à la voiture et j'ai repris la malette. En retournant chez moi, en courant, j'ai cru voir un homme entre les colonnes, mais je n'en étais pas très sûr. De toute façon je devinais déjà au loin les lumières bleues des gyrophares de la police. J'ai foncé jusqu'à mon appartement, je me suis enfermé à double tour, j'étais sauvé, la suite vous la connaissez inspecteur.

ERNEST – A vrai dire non, mon cher ! Je serais curieux de savoir ce qu'est devenu cet attaché case ?

PHILIPPE – Et bien c'est là que ça s'est gâté pour moi !

ERNEST *Il sort de sa poche un crayon et un carnet* – Je vous écoute.

PHILIPPE – La malette était fermée à clé certes ! Mais ce n'était pas une malette blindée. Avec un tournevis je n'ai pas eu de mal à faire sauter les charnières.

TOUS – Et alors ?

PHILIPPE – Alors rien ! En réalité il n'y avait pas d'argent liquide. La malette était remplie de papiers genre... relevés de compte, ordres de virements etc.... C'est vrai que c'était des papiers compromettants, il y en avait à l'en-tête de la SEDRA. Il n'était pas besoin d'être un spécialiste pour deviner que c'était des mouvements de comptes vers des paradis fiscaux, des comptes numérotés. J'ai refermé la malette avec l'intention de la donner à un ami, pigiste au canard enchaîné, ç'aurait été une bombe !

ERNEST – Oui, mais ça n'a pas été une bombe, pourquoi ?

PHILIPPE – Après j'ai pris une douche, et je me suis écroulé sur mon lit. Je crois bien que je dormais déjà dans la douche ! Peu de temps après je me réveille en sursaut, on sonne à la porte. Mince, qui ça peut être, la police ? Je me suis dit : peut-être qu'ils commencent leur enquête, je n'ai rien vu, je n'ai rien entendu, je dormais. D'un air rassuré j'ouvre la porte. Un homme rentre et me pousse violemment par terre, revolver au point ! Il ferme la porte derrière

lui et me dit « la malette vite ». Je lui ai dit que je ne savais pas de quoi il voulait parler. Tu parles ! Elle était à côté de moi sur la table ! Il l'a prise en riant et est sorti. Avant de fermer la porte il m'a recommandé de ne pas en parler à la police sinon il me descendrait. Message reçu cinq sur cinq, je l'avais échappé belle. Quand je me suis remis de mes émotions, je me suis recouché. La nuit porte conseil.

ERNEST – Voilà un ministre qui se fait descendre, vous piquez sa malette, on vous braque, et vous, vous vous couchez !

JACQUELINE – Ta tension, mon lapin, ta tension !

ERNEST – Toi arrête de m'appeler mon lapin !

PHILIPPE – Eh bien oui, j'étais si fatigué ! Le lendemain lorsque j'ai vu tout le ramedame dans le quartier, les gros titres dans les journaux, les éditions spéciales à la télé, je me suis dit je n'ai rien vu, je n'ai rien entendu. Je ne vais pas gâcher le mariage avec la fille que j'aime à cause d'un ministre pourri.

JACQUELINE – Oh ! C'est merveilleux !

PHILIPPE – L'affaire aurait pu s'arrêter là. La préparation de notre mariage accaparait tout notre temps libre. Malheureusement, le jeudi suivant, deux jours avant notre mariage, j'étais à régler des points de détail avec le traiteur, chez moi, lorsqu'on sonna à ma porte. J'ouvris, c'était l'homme au revolver ! J'ai congédié le traiteur, et l'homme s'est assis tranquillement sur la table. Et le marché qu'il m'a proposé m'a glacé le sang ! Il connaissait mon nom, le tien aussi Elise. Il savait que nous allions nous marier..... C'était Armand !

ELISE – Armand ? ! Mon Dieu, moi qui lui ai dit que je savais tout !

ADRIEN – Armand ! Vous voulez parler de votre ancien majordome ?

PHILIPPE – Exactement.

ELISE – Quand je l'ai viré hier, je lui ai dit que je savais tout. Je voulais parler de votre relation, pas de cette affaire !

PHILIPPE – Maintenant on est dans de beaux draps ! Il va chercher à régler notre compte.

ERNEST – Ainsi donc l'homme au revolver, qui vous a piqué la malette c'était Armand votre majordome. *Il prend des notes.*

PHILIPPE – Exactement, il a exigé que je l'embauche comme majordome. Et surtout que je lui remette une brique tous les mois, en plus de son salaire !

ERNEST – C'était un maître chanteur !

ELISE – Pourquoi n'as-tu pas refusé ?

PHILIPPE – La menace Elise, la menace. Si je n’acceptais pas, il m’a dit... qu’il te tuerait ! Tuer celle que j’aime, ma chère Elise Vauban, digne descendante du grand Vauban, qui était pour moi, jeune étudiant en architecture, mon idole. Je ne pouvais pas l’accepter !

ERNEST – Ce que je n’arrive pas à comprendre, c’est pourquoi il voulait se faire embaucher chez vous ?

PHILIPPE – Je lui ai demandé, il m’a dit que c’était pour mieux nous surveiller.

ERNEST – J’en doute.

PHILIPPE – Moi aussi.

ERNEST – Cette histoire n’est pas très claire. (*Il sort son portable.*) Comment s’appelle-t-il déjà ? *Il compose le numéro en même temps.*

PHILIPPE – Armand Leblé.

ERNEST – Vous êtes sûr ?

PHILIPPE – Je ne lui ai pas demandé sa carte d’identité !

ERNEST – Oui bonsoir, les renseignements généraux ? ... Oui... Est-ce que Monsieur Raguin est encore dans les parages ? ... De la part de l’inspecteur Froissard... Merci... S’il est fiché, on va le savoir rapidement... Allô ? ... Oui... Salut Hervé... Oui ça va... Dis donc j’ai un service à te demander... Je sais, je sais, mais il s’agit de l’affaire Boussac... Oui le ministre... J’ai une piste... Oui... Oui... Pourrais-tu sortir le grand jeu ?... Tu me trouves le pedigree d’un certain Armand Leblé... (*A Philippe et Elise*) Quel âge a-t-il ?

ELISE – Une quarantaine d’années environ.

ERNEST – Il doit avoir la quarantaine... Tu me rappelles dès que tu as des infos... Sur mon portable... Merci... A tout à l’heure. (*Il raccroche.*) On va être vite fixés s’il y a un rapport de près ou de loin avec le meurtre du ministre. Mais dites donc, qu’est-ce qu’elle est devenue cette malette ?

PHILIPPE – Je n’en sais rien, je lui ai demandé ce qu’il en avait fait. Il m’a répondu que ça ne me regardait pas. Je lui ai quand même dit que ça valait du pognon, qu’il pouvait la négocier, et me laisser tranquille après. Alors là il voulait bien me la vendre.

ERNEST – C’est la preuve qu’il avait toujours la malette !

ELISE – Combien t’en demandait-il ?

PHILIPPE – Cent briques !

ELISE – Ah oui ! Evidemment c’est une somme !

PHILIPPE – Il était impensable que je t'en parle. Alors je lui donnais son pognon tous les mois. Comme tu me faisais entièrement confiance dans nos comptes, c'était quand même toi qui avait l'argent avec ton usine. Ça me rendait malade de détourner ton argent !

ADRIEN – Excusez-moi mais je crois que c'était le mien !

ELISE – Et du coup comme tu t'occupais des virements avec le Malawi, tu t'es dit que 10 000 francs de plus ou de moins pour mon frère Adrien ça ne se verrait pas !

PHILIPPE – Oui, je suis désolé... *Le portable d'Ernest sonne.*

ERNEST – Déjà ! Allô ici Froissard... Oui Hervé... Attends je prends mon crayon... Oui... Armand Leblé... Né le 15 juillet 1963 dans le treizième... Oui... Oui...

Henry rentre dans la salle.

HENRY – Ces messieurs dames ont-ils mangé suffisamment de dessert ?

ELISE – Oui Henry, là je crois que l'on commence à caler ! C'était parfait.

HENRY – A la bonne heure, j'avais commencé à préparer un quatre quarts breton, au cas où...

JACQUELINE – Ah oui ? C'est quand même bizarre ces petits os ronds dans le gâteau !

HENRY – On appelle ça des noisettes Madame !

ELISE – Il faudrait que tu sortes un peu de Paris quand même, Jacqueline !

JACQUELINE – Certainement pas ! La seule fois que je suis allée à la campagne, c'était pour aller voir les parents d'Ernest en Normandie. L'air était si pur que je suis tombée malade !

ELISE – En tout cas ce soir, tu es dans une forme éblouissante ! *Ernest range son portable.*

ERNEST – Bon, et bien les enfants c'est râpé ! Notre homme n'a aucun rapport avec le meurtre de notre ministre. (*Il lit ses notes.*) A quinze ans première condamnation pour vol à l'étalage. A dix-huit, les serrures de voiture n'ont plus de secret pour lui, vingt-cinq vols répertoriés. A vingt ans il écope de cinq ans de taule pour un vol minable qui a mal tourné. En prison il fait la connaissance de Gaëtan Zappa, vous savez le saigneur de Tolbiac.

ADRIEN – Oh mon dieu, encore une secte !

ERNEST – Non, le saigneur avec un A, ce n'était pas un tendre ! Ils se sont liés d'amitié, ils étaient du même quartier et ils sont sortis de prison en même temps. Il est entré dans sa bande. Ce cher Armand vivait de vols, d'escroqueries, c'était même un indic !

PHILIPPE – Il aimait l'argent !

ELISE – Il aurait été capable de vendre sa mère !

ERNEST – Non, non il l’avait déjà louée. Et puis il y a eu ce casse de la société générale qui a mal tourné ... Deux morts, Zappa a été pris. Les collègues du 13^{ème} avaient un doute sur Armand. Il n’a pas été pris en flagrant délit, mais comme c’était une balance, il ne s’est pas gêné pour charger Zappa. Du coup, Zappa l’a lâché et a mis un contrat sur sa tête, Leblé s’est tiré. Il était recherché par la police, par le milieu, il ne pouvait aller nulle part ...

PHILIPPE – Sauf qu’il devait passer par hasard rue Watt le jour du meurtre de Boussac !

ADRIEN – Il a vu votre manège avec la malette.

PHILIPPE – Il a tout de suite pensé qu’il pouvait se faire du blé avec. Il me l’a volée, mais comme il était grillé dans le milieu, il n’a pas pu la négocier.

ELISE – Mais pourquoi est-il revenu te demander de travailler chez nous ?

PHILIPPE – Ça y est, maintenant, ça me revient. J’avais posé sur la malette ou dedans, je ne sais plus, une annonce pré-imprimée, tu sais chérie, comme celles que l’on donne pour les journaux gratuits. Cette annonce concernait notre demande d’un homme de maison. Et devinez ce qu’il pourrait y avoir comme meilleure planque pour se faire oublier ?

ERNEST – Un appartement bourgeois du 16^{ème} arrondissement bien sûr !

PHILIPPE – Exact ! D’ailleurs, j’avais remarqué qu’il ne sortait pas beaucoup. C’était étonnant pour un homme seul.

ERNEST – Il faut absolument le retrouver. Avec lui, on retrouve la malette.

PHILIPPE – Et avec la malette, la preuve de mon innocence.

ERNEST – Monsieur Chapuis, vous n’avez pas une idée de l’endroit où il pourrait se trouver ?

PHILIPPE – Ma foi non ! ... Quoique nous sommes jeudi, et tous les jeudis soir il avait l’habitude d’aller au PMU de la rue de la République à saint Mandé.

ERNEST – A Saint Mandé ? Tiens ! (*Il sort son portable et fait un numéro.*) Allô... La PJ ? ... Ici Froissard ... Tu peux me passer Charpentier ? ... Oui ... Bascule sur leur voiture ... Allô Rémi ? ... C’est Ernest ... Alors cette filature ? ... Pas terrible ? ... Je te propose un boulot bien plus intéressant ... Comment ça il est 22 heures ? ... Et alors je sais bien que tu as commencé à 6 heures ... Mais tu es jeune ... Il s’agit de l’affaire Boussac ... Oui, le ministre ... Tu vas aller avec Luc au PMU de la rue de la République de saint Mandé ... Tu vas interpellé un certain Armand Leblé ... Je pense qu’il y est ... Race blanche, la quarantaine, les cheveux blonds, environ 1 mètre 80 ... A-t-il un signe distinctif sur lui ?

PHILIPPE – Je ne vois pas !

ELISE – Si si, il a une chevalière à chaque petit doigt.

ERNEST – Tu as entendu ? ... Oui une chevalière à chaque main ... aux petits doigts ... Tu me le chopes. En douceur ... tu me rappelles. (*Il raccroche.*) C'est fou, dès que je parle de Boussac, tout le monde se met au garde à vous !

JACQUELINE – Oh ! Mon gros lapin, tu es le plus merveilleux des maris ... Et quand tu seras commissaire, tu auras la légion d'honneur des mains du ministre de l'intérieur.

ERNEST – Qui ça ? Le nain de Neuilly ? Sûrement pas ...

JACQUELINE – Mon gros lapin ... *Jacqueline l'embrasse et le serre très fort.*

ERNEST – Ne m'appelle plus mon gros lapin !

JACQUELINE - Mais si, mais si, et tu m'offriras la bague dont j'ai tant rêvée, tu sais, celle de la place Vendôme.

ERNEST – Oui, eh bien on verra...

PHILIPPE – Je souhaite de tout cœur que l'on retrouve cet homme et la malette. Je serai ainsi hors de cause.

ELISE – Mais Philippe, pourquoi m'as-tu quittée ?

PHILIPPE – C'est très simple, je n'en pouvais plus d'être racketté depuis dix ans. Dix ans à te voler 10 000 francs par mois.

ADRIEN – A ce sujet, j'ai fait des comptes. Cela fait cent-vingt mois que vous donnez 10 000 par mois. En tout ça fait 1 200 000 francs. Je ne suis pas un économiste, mais vous auriez dû acheter cette malette.

PHILIPPE – Voilà la première raison qui m'a incité à tout arrêter. Combien de temps cela durerait-il ?

ELISE – Tu as une deuxième raison ?

PHILIPPE – Oui, la deuxième raison est que j'ai pensé me constituer prisonnier à la police. J'aurai fait de la prison, j'aurais eu une forte amende. Mais qui aurait payé l'amende ? Toi, nous sommes mariés. Alors je suis parti me cacher, en faisant celui qui abandonne sa femme. J'avais tous les torts, tu aurais divorcé, et je pouvais me constituer prisonnier à la police.

ELISE – Oui mais Armand est parti. Quand je t'ai eu au téléphone, je t'ai demandé s'il était parti avec toi, tu as dit oui !

PHILIPPE – Oui, mais tu m'as pris au dépourvu, je n'avais pas pensé à cela. Et puis après tout, cela pouvait être plausible que je parte avec un amant.

JACQUELINE – Oh ben ça, c'est pas gai ! *Elle pleure.*

ERNEST – Donc Armand serait votre amant ?

PHILIPPE – Bien sûr que non, entre nous deux, il n’y a eu que des rapports... financiers !

JACQUELINE – Tu payais en liquide ?

PHILIPPE *Très solennel* – Elise, il faut que tu me pardonnes. Elise... Je t’aime !

ELISE – Moi aussi je t’aime !

Ils vont l’un vers l’autre et s’embrassent, tout le monde pleure, sur un fond de musique «ballade pour Adeline de Richard Clayderman ». Henry entre et Elise se retourne.

ELISE – Oh que je suis heureuse ! Henry amenez-nous du champagne pour fêter ça !

HENRY – Bien Madame.

PHILIPPE – Inspecteur si vous retrouvez cette malette vous pensez que je m’en sortirai ?

ERNEST – Il ne fait aucun doute que la malette plus les aveux de Leblé suffiront.

JACQUELINE – Si vous voulez on a un Minitel à la maison !

PHILIPPE – Non avec un homme comme ça, il faudrait une gégenne. Du genre de celles qu’il y avait en Algérie, rien ne serait trop dur pour cet homme qui a fait tant de mal.

ADRIEN – La vengeance est mauvaise conseillère mon fils ! Non, je préconiserais plutôt le supplice de la baignoire, mais avec de l’eau bénite !

ELISE – Vous n’avez pas un peu fini avec ces manières, ce sont bien des propos d’homme !

PHILIPPE – Mais inspecteur, si on ne trouve pas cet homme, ou pire, sa malette ?

ERNEST – Eh bien je dois avouer que les convictions des jurés ne reposeront que sur vos propos. Sans preuves matérielles, il sera difficile de faire croire à votre innocence.

On sonne à la porte.

PHILIPPE – Tu attends quelqu’un ?

ELISE – Non pas à cette heure-ci !

JACQUELINE – Et si c’était Armand ?

Henry entre avec une bouteille de champagne.

ELISE – Oui, c’est sûrement lui, il vient se venger !

PHILIPPE – Et bien Henry ! Allez ouvrir !

HENRY – Non !!!

PHILIPPE – Pourquoi non ?

HENRY – Parce que non.

ELISE – Mais Henry vous tremblez ! Vous avez peur ?

HENRY – Oui j'ai peur, j'ai même très peur ! Je ne vous l'ai pas dit tout à l'heure, mais quand Monsieur Armand est venu ce soir, il était armé... il m'a menacé.

ELISE – Mon Dieu ! Il va nous descendre ! Philippe, j'ai peur !

PHILIPPE – Inspecteur, je crois qu'il va falloir que vous agissiez.

ERNEST – Pas de problème, je prends les choses en main. De toute façon je suis armé. *Il sort son arme.*

JACQUELINE – Mais tu n'as même pas les balles qui vont avec !

ERNEST – Toi tu le sais mais pas lui. Bon c'est pas le tout mais il faut de la méthode. Les filles, allez vous cacher dans la chambre. Henry, retournez à l'office. Philippe êtes-vous prêt à ouvrir la porte ?

PHILIPPE – Pas de problème, au moins si je meurs, ce sera en héros.

ADRIEN – Ne vous inquiétez pas mon fils, je serai là pour l'extrême onction.

ERNEST – Ecoutez l'abbé, plutôt que de dire des conneries, allez vous planquer derrière le rideau. Dès qu'il rentrera, faites-lui un croche pied et moi je le neutraliserai. Je le menacerai avec mon arme, ça va tout de suite le calmer. (*Ça sonne.*) Ah ! Il est pressé, tout le monde en place.

PHILIPPE – Allez, je me lance.

Les filles sortent par la porte du milieu. Adrien se cache derrière le rideau de droite, Ernest derrière le rideau de gauche. Philippe va ouvrir la porte d'entrée et revient avec les deux bonnes sœurs. Croche pied du curé, les deux religieuses tombent. Ernest sort du rideau.

ERNEST – Haut les mains, un geste et je tire.

MADELEINE – Mais Messieurs nous sommes les religieuses de la congrégation des augustines travailleuses !

GENEVIEVE – Nous sommes venues vous voir tout à l'heure !

ERNEST – Excusez-moi mes sœurs, mais je vous avais pris pour quelqu'un d'autre !

ADRIEN – Allons mes sœurs, permettez que je vous aide à vous relever. Mon Dieu ! Mais dans quel état êtes-vous ! Ce n'est pas possible, je ne vous ai pas mis dans cet état ! *Les religieuses sont « débraillées » avec chacune un œil au beurre noir.*

MADELEINE – Rassurez-vous mon Père, ce n'est pas vous.

GENEVIEVE – C'est à cause de notre 2 CV.

MADELEINE – Nous avons tellement été choquées, que nous sommes revenues ici pour avoir un peu de réconfort.

Les filles rentrent.

ELISE – Mon Dieu, mais que vous est-il arrivé ?

JACQUELINE – Ernest ! Espèce de crétin, t'as pas honte de les avoir tabassées ? Tu fais même pas la différence entre des bonnes sœurs et des voyous !

ERNEST – Mais c'est pas moi, c'est le curé qui les a balancées par terre !

ADRIEN – C'est qui qui m'a donné des ordres ?

ERNEST – Des ordres pour aplatir un dangereux gangster, pas des pauvres bonnes sœurs.

MADELEINE – Comment ça des pauvres bonnes sœurs ?

JACQUELINE – Salaud de flic ! Tu n'as rien dans la tête.

PHILIPPE – Silence ! ... Tout ceci est un vaste malentendu. Mes sœurs, asseyez-vous dans le fauteuil. Nous allons vous réconforter. Et vous allez tout nous raconter.

ELISE – Henry, pourriez-vous nous apporter la boîte à pansements ?

Henry acquiesce et sort.

MADELEINE – Ce qui nous est arrivé est un affreux concours de circonstances.

GENEVIEVE – Nous rentrions toutes guillerettes à la congrégation...

MADELEINE – J'avais même réussi à passer la troisième. A un carrefour je passe à un feu vert...

GENEVIEVE – Rouge.

MADELEINE – Vert.

GENEVIEVE – Rouge.

MADELEINE – Mais puisque je vous dis qu'il était vert !

PHILIPPE – Disons qu'il était orange.

GENEVIEVE – De toute façon nous sommes daltoniennes.

MADELEINE – Nous passons le carrefour sans encombre, lorsqu'un énorme camion venant de nulle part, surgit à notre droite.

GENEVIEVE – Le klaxon à fond !

MADELEINE – Il nous a coupé la route et nous a violemment projetées vers la gauche.

GENEVIEVE – Nous avons été beaucoup secouées.

MADELEINE – Par chance, nous n'avons rien eu ! Nous avons juste perdu nos lunettes !

GENEVIEVE – On a mis du temps pour reprendre nos esprits.

MADELEINE – Ce qui nous a le plus stupéfié, c'est que notre 2 CV s'est mise à rouler normalement !

GENEVIEVE – Nous allions aussi vite que les autres voitures.

MADELEINE – C'est la première fois que ça nous arrivait.

Retour d'Henri avec la boîte à pansements et la donne à Elise. Celle-ci s'affaire autour des sœurs pendant la discussion qui suit.

GENEVIEVE – Ce qui est bizarre, c'est que je n'accélérais même pas, je touchais à peine le volant !

MADELEINE – De toute façon, notre 2 CV n'avait plus de moteur.

ERNEST – Quoi ? Plus de moteur ! Ce n'est pas possible !

ADRIEN – Il faut toujours croire aux miracles.

GENEVIEVE – Je voulais en avoir le cœur net, je suis descendue de la voiture.

ERNEST – Et alors ?

MADELEINE – Alors sœur Geneviève a disparu de mon champ de vision.

PHILIPPE – Venant de votre part, la notion de champ de vision me semble tout à fait aléatoire !

ELISE – Que s'est-il passé ensuite ?

MADELEINE – Je ne sais pas, le trou noir. Quand je me suis réveillée, sœur Geneviève me donnait des claques.

GENEVIEVE – J'ai voulu la rejoindre, et je suis aussi descendue de la 2 CV. Une autre voiture m'a projetée vers le trottoir. Je ne dois mon salut qu'à la présence providentielle d'un étalage de fruits et légumes.

ADRIEN – Je vous l'avais bien dit qu'il faut croire aux miracles.

ERNEST – Et la 2 CV ?

GENEVIEVE – Je l'ai vu partir toute seule. En réalité, nous avons été projetées sur un camion benne ! Le temps de me rétablir, je me suis précipitée vers sœur Madeleine. Elle était inconsciente au milieu de la rue. Il y avait beaucoup de monde autour d'elle ! Je l'ai ranimée, et nous sommes venues à pied pour vous demander de l'aide.

ELISE – Vous avez bien fait, vous êtes ici chez vous. Je vais vous conduire à la salle de bain. Et je vais vous chercher quelques vêtements. Henry, pouvez-vous préparer deux grogs pour reconforter ces dames. Vous verrez mes sœurs, après vous vous sentirez beaucoup mieux.

HENRY – Bien Madame.

Henry part à l'office. Les trois filles sortent par la porte du milieu.

Le portable d'Ernest sonne.

ERNEST – Ici Froissard ... C'est toi Rémi ? ... Oui, ... Oui... Place de Reuilly... Quoi !!! ... C'est absolument incroyable... Ce n'est pas possible !!! ... Oui ... Comme c'est horrible ... Oui oui ... J'arrive. *Il raccroche*

TOUS – Alors ?

ERNEST – C'est absolument horrible, mes deux inspecteurs adjoints, Rémi et Luc étaient en filature dans le 12^{ème}, ils n'ont pas mis deux minutes pour rejoindre le PMU de la rue de la République où ils ont effectivement repéré Leblé au bar, mais celui-ci n'est pas né de la dernière pluie ! Il a tout de suite repéré mes deux inspecteurs, il a bousculé une serveuse et dans le bordel qui s'en est suivi, il en a profité pour se faire la belle ! Le problème pour lui, c'est que Rémi, c'est un fana des marathons. Ils ont couru vers le bois de Vincennes, Rémi le rattrapait. V'là qu'ils arrivent place de Reuilly, il y avait un accident de la circulation. Dans la cohue, Leblé s'est rué sur un motard arrêté, l'a jeté par terre, a enfourché sa moto et...

Henry rentre avec une bouteille de rhum et un sucrier.

TOUS – Et alors ?

ERNEST – Et alors, ... un tigre s'est jeté sur lui et l'a dévoré !

HENRY – Minouche !

ERNEST – On n'a retrouvé que ses chaussures !

HENRY – C'est formidable !

ADRIEN – C'est monstrueux !

JACQUELINE – C'est horrible !

PHILIPPE – C'est la merde !

ADRIEN – Si je comprends bien, il va emporter son secret dans la tombe.

ERNEST – S'il ne reste que les pompes, ce n'est peut-être pas nécessaire d'investir dans une tombe.

PHILIPPE – Adieu la malette, adieu la preuve. (*Il s'avance vers l'inspecteur, les mains jointes devant lui.*) Inspecteur, je suis votre prisonnier.

JACQUELINE – Tu ne vas pas faire ça mon lapin ?

Ernest s'assoit et se gratte le front.

ERNEST – J'ai un doute !

PHILIPPE – Inspecteur, vous devez faire votre devoir. De toute façon, je me battrai de toutes mes forces, puisque j'ai l'amour de ma femme. (*Elise rentre.*) Elise, j'ai une mauvaise nouvelle à t'annoncer. Armand vient de disparaître.

ELISE – C'est plutôt une bonne nouvelle !

PHILIPPE – Tu ne comprends pas, il vient de mourir. Avec sa mort, il n'y a plus d'espoir de retrouver la malette.

ELISE – Chéri, je suis de tout cœur avec toi, je viendrai te voir tous les jours en prison, je t'apporterai des oranges, tu auras le meilleur avocat de Paris.

Avant de retourner à l'office, Henry prend la bouteille de champagne.

HENRY – Je ne sais pas si je dois ouvrir cette bouteille Madame.

ELISE – Oh non, je n'en ai plus envie ! Mais préparez le grog pour nos religieuses.

ERNEST – Bon, et bien moi, j'ai une longue nuit qui m'attend, je prendrais bien un café.

JACQUELINE – Mais non mon lapin, n'oublie pas ton cœur. Le docteur t'a préconisé du thé.

ERNEST – Dans ce cas, je prendrais bien un grog comme les bonnes sœurs.

JACQUELINE – La dernière fois que tu as pris un grog, c'était à la maison avec tes copains. T'as sifflé toute la bouteille de rhum et tu t'es mis à chanter la Marseillaise en breton !

ELISE – Et bien prenons du thé, tu en veux Philippe ?

PHILIPPE – Ma foi oui.

ELISE – Adrien ?

ADRIEN – Oui, c'est une boisson qui me changera de mes camomilles.

ERNEST – Bon, eh bien va pour un thé.

Henry retourne à l'office avec le champagne.

ADRIEN – Mon chez Philippe, je pense que vous allez passer des heures pénibles. Voulez-vous vous confesser ?

PHILIPPE – Non merci, je n'ai pas la tête à ça.

ADRIEN – Cela ferait du bien pour le salut de votre âme.

ELISE – Lâche-le un peu, c'est surtout de la justice des hommes qu'il a besoin en ce moment.

JACQUELINE – Ce que tu parles bien Elise ! On croirait entendre mon gros lapin quand il gamberge sur ses enquêtes.

ERNEST – Ça va, ça va !

Henry rentre avec les cuillères, les pose sur la table et va vers la commode. Il essaie d'ouvrir le tiroir du bas, n'y arrive pas, il se ravise et ouvre le tiroir juste au-dessus. Il sort le service à thé.

PHILIPPE – Je pense à ça, peut-être qu'Armand avait une cache dans une consigne. Il faudrait peut-être vérifier les consignes dans les gares ?

ERNEST – Impossible, depuis le plan de Vigi-pirate, les consignes sont consignées.

PHILIPPE – Ah bon ?

ERNEST – Oui, elles sont vides et fermées à clés. Mais je pense qu'il ne faut pas chercher si loin que ça. Après tout Armand Leblé était en planque ici, il ne pouvait pas aller à droite ou à gauche, on l'aurait trouvé.

PHILIPPE – Oui mais il allait bien régulièrement au PMU de Saint Mandé !

ADRIEN – Peut-être que son trésor caché se trouve là-bas, chez une connaissance ?

ERNEST – Peut-être bien, il faudra que j'enquête. De toute façon, il n'a pas remis les pieds ici depuis que vous l'avez viré Elise, n'est-ce pas ?

ELISE – Absolument, il était venu hier pour solder ses comptes et prendre quelques affaires qu'il n'avait pas eu le temps de prendre.

HENRY – Inspecteur !

ERNEST – Oui Monsieur ?

HENRY – Il faut que je vous avoue quelque chose...

ERNEST – Et bien parlez !

HENRY – Et bien voilà, lorsque vous avez mis dehors Monsieur Armand tout à l'heure, il se trouve qu'il venait chercher quelque chose ici.

ERNEST – Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

HENRY – Il me tenait en joue, il était armé. Il était bien décidé à faire le pire pour récupérer quelque chose.

ERNEST – C'est bizarre il n'avait pas l'air de trop bouger lorsque je suis intervenu !

HENRY – N'oubliez pas que vous le menaciez avec votre belle arme toute neuve, et puis il y avait de plus en plus de monde dans cette maison !

ERNEST – Eh bien voilà, nous y sommes !

ELISE – Ah bon ?

ERNEST – Réfléchissez bien, souvenez-vous des affaires que vous lui avez données hier.

ELISE – C'était surtout des vêtements ... des affaires de toilette ... Je ne sais plus !

ERNEST – N'y avait-il pas une enveloppe ? Une boîte ? Quelque chose qui sorte de l'ordinaire ?

ELISE – Non, je ne vois pas, demandez à Henry, il l'a aidé à reprendre ses affaires.

ERNEST – Mon cher Henry, vraiment, il n'y avait rien qui vous ait semblé bizarre ?

HENRY – Ma foi non ! D'ailleurs nous avons très peu parlé.

ERNEST – Que vous a-t-il dit ?

HENRY – Pas grand chose ! C'est surtout moi qui lui ai parlé. Je lui ai raconté mon parcours professionnel. Je lui ai demandé où se trouvaient quelques bricoles que je n'avais pas repérées, comme ce service à thé dans la vieille commode de Monsieur par exemple.

ELISE – Ce n'est pas une vieille commode. C'est une réplique que nous avons achetée l'année dernière. N'est-ce pas Philippe ?

PHILIPPE – Absolument, et elle n'a jamais été à moi, c'est surtout toi qui t'es fait plaisir.

HENRY – C'est bizarre ! Parce que mon prédécesseur m'a soutenu que le tiroir du bas était bloqué depuis une bonne quarantaine d'années.

TOUS – Le tiroir !

ERNEST – Je crois que nous avançons dans notre enquête. Ainsi vous avez une commode qui a un an avec un tiroir bloqué depuis quarante ans !

JACQUELINE – C'est possible ?

ERNEST – Ecoute Jacqueline !

ADRIEN – Attendez un instant. En matière de tiroir, j'en connais un rayon. (*Il se lève et s'avance vers la commode.*) Ainsi nous avons en face de nous un superbe meuble style Louis XIV avec six superbes tiroirs ouvragés non signés ce qui prouve qu'il s'agit là d'une très belle réplique. Nous avons le tiroir du bas qui est bloqué, évidemment, il n'y a pas de trou de serrure. En conséquence de quoi, j'en déduis qu'il y a un mécanisme qui bloque le tiroir du bas. (*Il se met à genoux.*) Je donnerais ma main à couper que le mécanisme est sous le meuble. *Il met la main sous le meuble et en sort une hache.*

TOUS – Oh ! ! ! !

ADRIEN *sort une boîte également* – Tiens, qu'est-ce que c'est ? Viagra, c'est un somnifère ?

PHILIPPE *prenant rapidement la boîte* – On t'expliquera plus tard, alors, ce mécanisme ?

ADRIEN – Je suis désolé, mais à part la poussière, il n'y a rien sous ce meuble.

HENRY – Excusez-moi, mais il faudrait peut-être voir derrière le meuble.

Philippe et Henry tirent le meuble.

PHILIPPE – Jackpot les enfants, il y a deux brides qui bloquent le tiroir !

Pendant que Henry met ses mains derrière le meuble, Ernest tire violemment le tiroir.

HENRY – Aïe ! Mais faites attention ! ! !

ELISE – Henry, vite débarrassez le coin de la table !

JACQUELINE – Je vais vous aider, comme c'est excitant !

Ernest pose le tiroir et tout le monde fouille à qui mieux mieux là-dedans.

ELISE – Quel capharnaüm !

HENRY – Tiens, de la documentation sur le club Med !

PHILIPPE – Et là, de la pub d'Air France, de Royal Air Maroc...

JACQUELINE – Tiens, un catalogue sur l'Egypte...

ERNEST – Et là, j'ai les horaires de la Lufthansa pour l'Afrique du nord...

ELISE – Visiblement, il avait des projets de vacances...

PHILIPPE – Pour l’Afrique du Nord principalement.

ERNEST – Mais vous n’y êtes pas Messieurs Dames, que faites-vous lorsque vous avez cent briques et que vous voulez refaire votre vie ?

PHILIPPE – Vous allez finir vos jours dans un pays étranger.

ELISE – Un pays où il fait chaud et où la vie est moins chère.

ERNEST – En Afrique du Nord comme le Maroc ou la Tunisie.

En fouillant, Elise fait tomber par terre une clé qui sort d’une enveloppe.

PHILIPPE – Oui, je pense que vous avez raison. Mais ça ne nous met pas sur la piste de cette fameuse malette.

ADRIEN – Ni sur l’argent détourné.

ELISE – Et cette clé, qu’en pensez-vous ? Il y a des initiales dessus : E.C.

ERNEST – Cette clé et ces deux lettres nous donnent peut-être la clé de l’énigme. E.C comme...

JACQUELINE – Enigme Chapuis.

ADRIEN – Enseignement Catholique.

HENRY – Extrêmement Complicqué.

ERNEST – On n’avance pas beaucoup. Quelqu’un a-t-il déjà vu cette clé ?

ELISE – Ça ressemble à une clé de tiroir.

ERNEST – Décidément on avance que sur des questions tiroirs.

JACQUELINE – Et c’est quoi des questions tiroirs ?

ERNEST – Eh bien, lorsque l’on fait une enquête, on se pose des questions, et les réponses données nous amènent à d’autres questions. Un peu comme si on ouvrait un tiroir où il y aurait une clé qui ouvrirait un autre tiroir etc... Comme les poupées gigognes, tu comprends ?

JACQUELINE – Les poupées quoi ?

ERNEST – Bon laisse tomber ...

PHILIPPE – Emile Chapuis ! ! ! !

ELISE – Quoi Emile Chapuis ?

PHILIPPE – Emile Chapuis, c'est le nom de mon grand-père paternel. Je savais bien que cette clé me disait quelque chose. E. C. Emile Chapuis ! Quand j'étais gosse, j'avais trouvé cette clé sous une armoire et je l'avais donnée à ma grand-mère. Elle l'avait perdue et a été très contente de la retrouver. Pour me remercier, elle m'a donné une pièce de cinq francs. C'était une somme à l'époque !

ERNEST – Donc cette clé provient d'un meuble de votre grand-mère !

PHILIPPE – Oui, mais le problème, c'est que les rares meubles que j'ai récupérés n'ont pas de tiroir.

ELISE – Oui, c'est vrai.

PHILIPPE – Voyons, il y a l'armoire de la chambre.

ELISE – Pas de tiroir.

ADRIEN – Pourtant avec la référence 2035 elle serait parfaite.

PHILIPPE – Le buffet qui est maintenant dans la cave.

ELISE – Pas de tiroir.

ADRIEN – Référence B412A, indispensable !

PHILIPPE – Le lit d'angle qui est dans la chambre d'ami.

ELISE – Pas de tiroir.

ADRIEN – Référence 396L.A., un must !

PHILIPPE – Et cette table.

ELISE – Pas de tiroir.

ERNEST – Pas de tiroir ?

ELISE – Pas de tiroir.

ADRIEN – Là on a au moins cinq références...

ELISE – Dis donc, tu peux nous lâcher avec tes références s'il-te-plaît ?

ERNEST – Donc cette clé provient d'un autre meuble.

Les deux sœurs rentrent dans la salle en civil.

ELISE *aux deux sœurs* – C'est tout ce que j'ai pu trouver qui corresponde à peu près à votre taille.

MADELEINE – Ça ne fait rien. Nous savons que ça vient du cœur.

GENEVIEVE – Dieu vous le remboursera au centuple.

PHILIPPE – Si vous voulez bien vous joindre à nous, nous allions prendre le thé.

MADELEINE – Père Vauban, auriez-vous l’amabilité d’appeler un taxi pour nous ramener à la congrégation ce soir ?

ELISE – Voyons mes sœurs, il me reste une chambre d’amis de libre. Vous me feriez un très grand honneur si vous restiez dormir ici.

MADELEINE – Vous êtes très gentille Madame, mais la congrégation va s’inquiéter de notre absence.

ADRIEN – Ne vous inquiétez pas, je cours immédiatement téléphoner à la congrégation pour les prévenir.

GENEVIEVE – Oui mais nous allons louper les dernières vêpres.

ADRIEN – A cette heure-ci, elles sont passées depuis longtemps. Je vous propose que nous fassions une petite messe avant de nous coucher.

MADELEINE – Les augustines ont dû faire leurs vêpres sans l’harmonium ! C’est sœur Geneviève qui accompagne à l’harmonium.

ADRIEN – Et bien nous ferons notre messe accompagnée par le piano, si vous le voulez bien sœur Geneviève.

Sœur Geneviève va vers le piano et l’ouvre.

GENEVIEVE – Ma foi pourquoi pas. Mais je n’ai pas l’habitude d’utiliser ce genre de clavier !

ADRIEN – Messieurs dames, voulez vous vous joindre à nous pour une petite messe rédemptrice avant de se coucher ?

Air gêné de tout le monde.

ERNEST – Désolé mais j’ai une enquête qui m’attend place de Reuilly.

PHILIPPE – Je vais vous accompagner.

JACQUELINE – Je peux pas rester, j’suis pas baptisée.

ELISE – C’est très gentil à vous mais je crois qu’après toutes ces émotions, nous allons prendre le thé et nous retirer.

GENEVIEVE – C’est bizarre ! Votre piano est en panne, il ne marche pas ! Sauf les touches de droite, et encore elles sont toutes désaccordées.

PHILIPPE – Il vient de mes grands parents. Mais je n’ai jamais fait de piano.

ELISE – Je n’ai jamais voulu de ce piano dans l’appartement, mais Philippe a tellement insisté !

PHILIPPE – Oui c’est sentimental, je garde mes meilleurs souvenirs d’enfance avec ce piano. Ma grand-mère jouait si merveilleusement bien. Ça fait tellement d’années !

GENEVIEVE – C’est la première fois que je vois un piano avec une serrure en haut du bâti ! D’habitude, ça se trouve sur le couvercle ! (*Tout le monde se regarde, silence dans la salle.*) J’ai dit une bêtise ?

PHILIPPE – Elise, où as-tu mis la clé ?

ELISE – Tiens.

Philippe, fébrile, met la clé, la tourne doucement et soulève le panneau supérieur. Il en sort une malette.

PHILIPPE – La malette ! Je la reconnais !

ELISE – Chéri, tu es sûr ?

PHILIPPE – Oui j’en suis sûr !

Ernest l’ouvre.

ERNEST – Une enveloppe, une grosse enveloppe ! Tiens ! Des billets de cinq cent francs, beaucoup de billets de cinq cent francs !

PHILIPPE – Il y en aurait pour cent-vingt millions que ça ne m’étonnerait pas.

ERNEST – A vue de nez, il y en a au moins pour cent-vingt briques.

ELISE – C’est merveilleux ! Adrien, je crois que tu n’es pas venu pour rien !

ADRIEN *les mains au ciel* – Gloire à Toi au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes qui l’aiment. Merci mes sœurs, merci mille fois. *Il court les embrasser.*

MADELEINE – Voyons Père Vauban, en voilà des manières !

GENEVIEVE – Ainsi c’est donc ça un baiser d’homme !

ERNEST – Calmos calmos, on n’est pas à la messe ! Voyons un peu ces documents.

PHILIPPE – Des avis de virement. Des relevés de compte numérotés.

ERNEST – Banque nationale suisse, crédit des Bahamas, société monégasque... ça sent l’argent sale. On a découvert le pot aux roses, l’énigme de l’affaire Boussac est résolue !

JACQUELINE – Et c'est toi mon gros lapin qui a tout trouvé ! *Elle l'embrasse tendrement.*

PHILIPPE – Maintenant que vous avez la malette, l'argent peut revenir à Adrien.

ERNEST – Un instant, je ne peux pas laisser partir l'argent comme ça ! Il faut que je l'amène au quai des orfèvres, pour l'enquête.

HENRY – Je ne pense pas que ce soit une bonne chose.

ERNEST – Tiens et pourquoi ?

HENRY – Lorsqu'ils vont reprendre l'enquête, ils vont évidemment retrouver les comptes avec l'argent détourné du ministère. Mais cet argent liquide, ils vont le mettre sur le compte des détournements.

ELISE – Alors que cet argent n'a rien avoir avec l'affaire Boussac.

JACQUELINE – Mon gros lapin, tu ne vas pas décevoir une deuxième fois ce brave missionnaire ! Ses petits protégés ont besoin de cet argent pour avoir leur hôpital.

PHILIPPE – Qu'est-ce qui prouve qu'il y avait de l'argent liquide dans cette malette ?

Il y a un flottement dans l'assistance.

JACQUELINE – Allez, mon lapinou... Si tu acceptes... (*Regard très... sensuel !*).

ERNEST – Bon, d'accord. Prenez l'argent monsieur l'abbé ! *Tonnerre d'applaudissements.*

ADRIEN – Alléluia ! (*Il fonce prendre l'enveloppe et la met dans sa soutane.*) Mais j'y pense, ces billets en francs n'ont plus de valeur !

ELISE – Ne t'inquiète pas Adrien, on peut encore échanger des francs contre des euros à la banque de France, et ceci pendant dix ans.

PHILIPPE – Mon cher beau-frère... je veux dire mon père, acceptez-vous mes excuses les plus sincères ?

ADRIEN *Solennel* – En vérité je vous le dis, vous êtes tout pardonné.

PHILIPPE – Merci. Monsieur l'inspecteur, faut-il toujours que je vous suive ?

ERNEST – A vrai dire, votre témoignage sera capital pour clôturer cette enquête. Et de principal suspect vous devenez le principal témoin. Non, non, rassurez-vous, vous pouvez rester ici. Vous serez contacté plus tard pour l'enquête. Mais cependant je ne vous garantis pas que vous n'aurez pas une amende pour non-témoignage !

ELISE – Eh bien tout est bien qui finit bien. Avant de partir, ne prendriez-vous pas une coupe de champagne ?

ERNEST – Pourquoi pas !

ELISE – Henry... Henry ? Mais où est-il passé ? (*Henry rentre.*) Ah ! Henry, nous prendrons le champagne pour fêter cet événement.

HENRY – Bien Madame, mais il faut que je vous dise, j'ai pris une grande décision !

ELISE – Ah bon ?

HENRY – Oui, j'ai décidé de me retirer. Toutes ces émotions, ce n'est plus de mon âge ! Et puis maintenant Monsieur est revenu, vous n'êtes plus seule.

PHILIPPE – Mais Henry, je me faisais une joie de faire votre connaissance. Du peu que j'ai vu de vous ce soir, je peux vous dire que vous êtes un homme de grande classe. De cette génération de majordome comme on n'en fait plus... Restez !

HENRY – Hum ! Bon je reste, mais à une condition...

ELISE et PHILIPPE – Laquelle ?

HENRY – Est-ce que je peux récupérer Minouche ?

Rires gênés

RIDEAU